



*Patrick Chalmeau*

*Proxima Centauri  
Voyage au long cours*

*Photo couverture :*

*ESA/Hubble*

*Amas stellaire*

*Voie lactée*





***Proxima Centauri***  
***Voyage au long***  
***cours***

***Patrick Chalmeau***

*Roman*

*Ceci est un roman. Les personnages sont fictifs et toute  
ressemblance est fortuite*

*« The myth of old men  
the doom of ages  
withered thighs  
and ancient cocksure animals  
grey souls  
withered hopes and expectations  
and the way you danced  
all summer once  
while the trees were full of stars »*

The Glass book, Tim Lander, Street poet, Nanaimo BC

*« Je n'espère rien  
je ne crains rien  
je suis libre »*  
L'Ascèse, Nikos Kazantzàkis

*A Anne Marie, mon marin, elle qui est de tous les voyages*

*A Manon, Enzo, Louison, Kylian*

*A ma mère, qui m'a montré le chemin de l'écriture*





*29 novembre 2029*

vingt jours qu'il était en mer, vingt jours, cap au Sud, à fuir. Il avait tout prévu, et quand l'assistante sociale était venue le trouver, par un petit matin d'hiver, alors qu'il débarquait tranquillement de son canot, il savait qu'il était temps. Elle était plutôt douce, voulait gagner sa confiance, mais rien qu'à ses questions il avait compris qu'elle n'était pas venue pour rien. Quand elle avait sorti son lecteur pour lire la puce de son poignet gauche, pour vérifier que c'était bien lui, qu'il était bien François Jobert, qu'il venait bien d'avoir 80 ans, il avait compris, compris aussi qu'ils ne mettraient pas longtemps à s'apercevoir que la maladie l'avait déjà rattrapé. La nouvelle loi était passée, tous les députés, les virtuels et les autres, l'avaient signée, et à 80 ans, comme il était seul, il devait rejoindre Le Manoir de Keraudren, l'Ehpad qu'ils lui avaient attribué, abandonner son bateau, son chien, son chat, sa poule, pour son bien avait-elle dit. Il avait répondu d'accord, demain à 09h00, ici même, d'accord. A 02h30, il appareillait avec le jusant, sans bruit, sans démarrer le moteur, feux éteints, sans AIS pour qu'on ne puisse pas le

détecter. Il y avait longtemps qu'il avait démonté le réflecteur radar en prévision de ce moment. Longtemps qu'il maintenait son stock de vivres pour au moins six mois, croquettes et graines pour les animaux compris, le plein de gas oil, juste les bidons à remplir pour avoir le plein d'eau. Pas d'adieux, même aux amis, pas de pavillon, juste son bateau et ses animaux qui voient défiler les marques du chenal, puis le large, le grand large.

Cela faisait plusieurs années que la dictature du numérique, celle qui permettait toutes les dictatures, s'était peu à peu mise en place. Cela avait commencé avec le traçage des populations à la suite des grandes épidémies de 2020-2023, d'abord avec les smartphones, et comme cela ne suffisait pas, avec l'installation de la puce SCT - Safe Control Tracking - comme les chats et les chiens ! On avait échappé à l'étiquette sur l'oreille, comme pour les vaches, mais de justesse. Il faut dire qu'il aurait été difficile d'imposer ça à nos stars et à nos gouvernants, eux si préoccupés de leur image. On était donc pucés, surveillés à chacun de nos déplacements, même en forêt ou en pleine nature les drones nous survolaient, insectes méprisables et cafteurs. Et puis bien sûr la suite était arrivée, le bracelet connecté, lui même connecté à la puce SCT, qui permettait tout, depuis l'accès aux centres commerciaux jusqu'aux hôpitaux, en passant par tous les moyens de transport, publics ou non, les restaurants, les cinémas...Les cartes de paiement avaient tout simplement

disparu, remplacées par la monnaie virtuelle et les cryptomonnaies, fini le papier monnaie, la liberté disaient-ils, la simplicité, et surtout le contrôle total de tous nos mouvements, de tous nos achats, de tous nos contacts, de nos vies. Le contenu de nos ordinateurs et smartphones étant depuis bien longtemps analysés par l'IA, la reconnaissance faciale imposée dans toutes nos démarches, la vidéosurveillance quasi universelle, nous n'avions guère plus de libertés et de secrets que des lapins dans leur clapier.

A Ouessant, « l'île sentinelle », il avait eu beaucoup de chance, la brume épaisse l'avait caché aux drones qui surveillent le rail et il avait eu encore plus de chance de passer le golfe de Gascogne sans encombres. A cette période de l'année, au début de l'hiver, c'était loin d'être évident. Mais le Nordet qui soufflait anormalement en ce mois de novembre lui avait permis de passer Finistère bien au large, loin du rail, loin de cette noria de cargos qui alimentaient notre vieille, trop vieille Europe de tout ce qui nous venait de Chine ou de ses vassaux commerciaux. Maintenant, au bout de vingt jours, il ne rencontrait pratiquement plus de bateaux, hormis quelques égarés de la route d'Amérique du Sud et quelques pêcheurs, chinois ou coréens la plupart du temps. De ceux là il se méfiait, il ne pouvait pas s'empêcher de penser à la mésaventure de son copain Bastien :

Lui s'était fait aborder au beau milieu de l'Atlantique, en plein jour, par grand beau temps, alors qu'il se faisait tranquillement un café, par un pêcheur chinois, un de ces grands palangriers qui passent plusieurs mois en mer, quelquefois une année, parfois plus. Ils sont ravitaillés par d'autres, en fuel, eau douce et vivres, débarquent alors leur pêche, principalement du thon, et retournent à leurs palangres. Le voilier de Bastien, tout juste 9 mètres, n'avait pas résisté au choc. Le pêcheur l'avait recueilli avec le sac qu'il avait vite rempli, encore hébété de ce qui lui arrivait, et il se retrouvait naufragé, rescapé certes, mais ce n'était que le début de son aventure. Le Capitaine lui avait interdit tout contact avec l'équipage, avec le monde extérieur aussi. Impossible de donner de ses nouvelles à qui que ce soit, et encore moins de se plaindre, pas le droit de travailler non plus. Il était malgré tout bien nourri, prenait ses repas avec le Capitaine qui ne desserrait les dents que pour avaler. Il avait même le droit de boire du vin, ce qui le consolait un peu. Cela avait duré plus d'un mois, et un beau matin on lui avait annoncé qu'il allait être transféré sur un autre bateau, son « sauveteur » allant vers l'Afrique du Sud. Il s'était retrouvé dans un vieux radeau de survie à moitié gonflé, et au bout de longues minutes où il s'était cru abandonné l'autre pêcheur était apparu et l'avait pris à son bord. Même galère, avec toutefois un peu plus de relâchement. Il pouvait aider à la pêche, parler avec

l'équipage, même se faire copain avec le chien du bord. Il y avait eu un troisième bateau, celui là vraiment pourri, surpeuplé, puant, qui l'avait enfin débarqué à Dakar, sans un kopeck, à raconter son histoire à un policier plus que dubitatif. Le consulat, pour une fois, avait été sympa et l'avait fourré dans le premier avion à destination de Roissy, après 3 mois de galère. Un beau jour, nous qui le croyions perdu, il réapparut sur le quai et nous raconta son histoire, avant de choisir de disparaître pour toujours.

Donc la consigne, s'écarter des pêcheurs. Pour ça son chien Argos était très efficace. S'il était complètement nul à terre comme gardien, à la mer il tenait son rôle et dès qu'il entendait un bruit de moteur il se mettait à gronder, puis à gueuler s'il ne sortait pas la tête suffisamment vite pour voir ce qui se passait. Le problème c'est qu'il aboyait aussi dès que les dauphins apparaissaient, mais bon, mieux vaut plus que moins.

L'air était plus chaud, les eaux aussi et il commençait enfin à pêcher, des thons quelquefois, qu'il mettait à sécher dans les haubans, mais plus souvent des coryphènes. Celles là il fallait les manger dans la journée, la coryphène ne se garde pas. Il n'avait bien sûr pas de frigo, mais entre lui, son chien, le chat Iago et la poule Jackie il n'y avait pas de restes. Le chat et le chien faisaient de plus la tournée chaque matin pour croquer les poissons volants qui avaient atterri sur le pont dans la

nuit, et Jackie avait du mal à réclamer sa part. Son voilier marchait tout seul, il n'avait pas besoin de s'échiner à la barre, depuis bien longtemps il avait mis au point son pilote automatique et quel que soit le temps il n'avait pas à barrer, il pouvait même rester au sec et à l'abri, assis dans la descente, la commande du pilote à portée de main, l'œil sur ses instruments, le chat ou la poule sur les genoux.

Cela faisait un demi siècle qu'il avait trouvé le bateau de ses rêves, au fond du port de Kristiansund, un cotre norvégien robuste, bas sur l'eau, au pont dégagé. Il s'appelait « MARS ». Il n'était pas en trop mauvais état, dès le premier coup d'œil il avait décidé que ce serait son bateau pour la vie. Il lui faudra de nombreuses années avant qu'il lui ait rendu sa splendeur et qu'il soit vraiment à sa main. Il pouvait le manœuvrer seul, bien qu'ils aient toujours, presque toujours, été deux, il était à sa mesure et avait englouti tout l'argent qu'il avait pu gagner en 50 ans, mais de cela il était plutôt fier, comme un gage d'amour pour son bateau. Le gréement était simple, avec foc et trinquette, la grand voile à corne qu'il avait appris à maîtriser et qui lui assurait un grand confort par vent arrière. C'était bien sûr plus dur par mauvais temps mais il réduisait vite la toile et essayait de ne pas se faire surprendre. On lui avait dit des tas de choses sur son voilier, qu'il était trop lourd, trop bas sur l'eau, dangereux même. A cela il répondait, comme le disait son

Commandant préféré, un vieux routier, roi de la manœuvre, qu'il y avait plus de mauvais marins que de mauvais bateaux !

La plupart du temps il mettait le bateau en panne pour la nuit, un feu dans la mâture. Il se couchait avec le chien et le chat dans la chambre de veille, la poule elle dormait déjà depuis longtemps dans sa cabane. De vraies nuits pour dormir, lire, rêver, de vraies nuits d'homme libre. La voie lactée était chaque nuit de plus en plus belle, il ne pouvait pas s'en détacher, il s'immergeait dans le cœur de la galaxie. Il commençait à distinguer la Croix du Sud, mais il lui faudrait encore attendre pour bien voir et fixer ses yeux sur Alpha du Centaure, se laisser aller à son voyage, loin, très loin, trop loin de cette planète Terre qu'il fuyait.

A 7 ans il avait annoncé à sa mère qu'il serait marin. Elle ne l'en avait pas dissuadé, pensant sans doute qu'il aurait ainsi du mal à se marier... A 13 ans il naviguait sur des canots en bois grésés au tiers, à 16 ans il était patron, avec des équipages de garçons ou de filles à peine plus jeunes que lui. Il se souvenait des virements de bord laborieux où toute une brochette de gamines poussaient la misaine dehors, lui échevelé et pieds nus à la barre, amusé et fier. C'était les bonnes années, celles où l'on apprend, celles où l'on croit savoir et qui marqueraient sa longue vie de marin. Marin, il l'était. Dans le même temps il

suivait, c'est bien le terme, sa scolarité à Kersa, une institution tenue par les Frères des Écoles Chrétiennes, on était en Bretagne...Il en gardait surtout le souvenir des nuits où ils faisaient le mur pour s'infiltrer dans les bals du samedi soir, les balades sur le Trieux dans une plate qu'il avait récupéré et remis à flot tant bien que mal, puis il y avait eu l'« Hydro » au Havre, l'École de la Marine Marchande, les voyages au long cours, les Antilles, l'Asie, l'Afrique, l'Amérique... Des années à parcourir le monde, non pas en paquebot, mais comme lieutenant, le plus souvent le 3ème, celui qui fait le « 11 à 03 », ce qu'on appelle le quart du chien... Il n'en avait cure, ça lui permettait de rêver pendant ses 4 heures de quart, à regarder les étoiles, en apprendre au moins une nouvelle chaque nuit, à contempler, fasciné, les éclipses, guetter les étoiles filantes. Sa plus belle éclipse il la devait à la lune, par une nuit froide et claire, au mois de mai, alors qu'ils sortaient du Saint Laurent, au passage de l'île Anticosti. Elle l'avait accompagné pendant tout son quart, il l'avait vue passer au rouge sang, de plus en plus sombre, puis renaître peu à peu, retrouver son brillant d'argent.

Il était en mer, il naviguait, il était heureux. Comme tous les marins il pensait toujours à l'escale suivante, et arrivé à quai, après quelques jours à terre il ne pensait qu'à une chose, repartir. Comme tous les autres il était déjà contaminé, irrécupérable, il ne pouvait pas voir un



navire appareiller sans ressentir le désir d'être à bord, de partir lui aussi.

Et puis il avait rencontré Jeanne. Elle aussi était marin, ils naviguaient dans la même Compagnie, et avaient mis du temps à s'avouer qu'ils s'aimaient. Les années passèrent et bien sûr, un jour, la boîte mis la clé sous la porte, et les marins à quai. Ils avaient compris qu'ils seraient toujours trop chers pour les armateurs, ce n'étaient plus les pavillons qui étaient de complaisance, c'était la profession toute entière. Ils avaient réuni leurs indemnités de licenciement, leur rares économies, ils étaient plutôt du genre cigale, tapé un peu les parents, et avec ça avaient trouvé leur bateau, un caboteur norvégien de 54 mètres, tout juste réformé. Il s'appelait « KRISTIN », ça leur plut et ils gardèrent le nom, d'abord ça porte malheur de changer le nom d'un bateau. Ils avaient été heureux sur ce bateau. Il réunissait l'avantage de leur apporter à peu près de quoi vivre et de leur permettre de voyager dans le monde, ils se sentaient presque en croisière permanente. Ils avaient quelquefois du mal à trouver un fret, ils ramassaient les miettes qui n'intéressaient pas les gros, porte conteneurs ou autres, il fallait trouver des niches, des occasions qui ne se représentaient jamais. Ils savaient qu'ils ne feraient jamais fortune, préféraient embarquer leurs enfants, ils en avaient deux, qui venaient les rejoindre dès qu'ils pouvaient. Comme équipage ils se contentaient, en plus d'eux deux,

d'un bosco, d'un matelot et d'un mécanicien. C'étaient souvent des sénégalais qui avaient navigué avec eux et se trouvaient, eux aussi, au chômage. La hiérarchie était souple, très souple, il lui arrivait souvent de faire la cuisine, ils péchaient dès qu'ils pouvaient et comme ils dépassaient rarement les 9 nœuds ils remontaient de beaux thazards, des thons, des coryphènes, les frigos n'étaient jamais vides. Quand il n'était pas de quart et qu'il n'était pas trop débordé, il s'installait dans la chaise longue de la dunette et veillait les lignes, sonnait la cloche quand ça mordait et on virait alors la ligne au treuil, ils sortaient des bêtes qui dépassaient des fois les 20 kilos !

Cela avait duré quelques années, jusqu'à ce qu'ils prennent leur retraite, dans la marine marchande c'est 55 ans. Il était temps car c'était de plus en plus difficile de garder un pavillon français « 1<sup>er</sup> registre », mais il avait trop lutté contre les pavillons de complaisance pour faire comme tous les autres. L'Administration ne les aidait pas, il manquait toujours quelque chose pour être aux « normes », les ports étaient devenus des prisons grillagées... Pendant un moment il avait fait le bateau école pour l'École Nationale de la Marine Marchande de Marseille, ça lui plaisait beaucoup, ça ne payait pas par contre, puis l'Administration, encore elle, avait commencé à lui chercher des poux dans la tête, alors il avait laissé tomber, et les élèves de l'École, qui étaient à l'origine de l'aventure, n'avaient rien pu faire, regrettant leur

navigations dans les cailloux, à raser les calanques, à faire leurs manœuvres d'accostage sur les quais du Port Autonome.

A 55 ans ils avaient donc retrouvé leur vieux « MARS » pour continuer ce qu'ils avaient toujours fait : naviguer. Après un an de travaux sur l'Île du Frioul, au chantier de leur ami Eric, ils avaient repris la mer. Ils ne partaient pas pour le « Tour du Monde », non, ça ils le laissaient aux poissons rouges nageant dans leur bocal. Non, ils partaient rencontrer d'autres gens, d'autres cultures, loin du voyeurisme des touristes ordinaires. Comme l'avait dit Sandrine Bouglione : *« On peut très bien vivre sans avoir vu certaines choses, le bonheur n'est pas d'avoir été partout, d'avoir tout goûté, tout touché, tout vu... »*. D'ailleurs, et cela leur restait de leurs navigations antérieures, ils ne se sentaient jamais touristes quand ils arrivaient quelque part, mais marins. Et le plus remarquable c'est que bien souvent on les considérait comme tels, « navigateurs » à Marseille, « navegantes » au Chili ou ailleurs en Amérique du Sud. Ils n'étaient pas pressés non plus, leur bateau n'était pas un voilier de course, ils n'en auraient de toutes façons pas voulu, et leurs navigations sur « KRISTIN » leur avait appris la patience.

Ce qu'ils cherchaient, en plus de retrouver les traces de leurs navigations antérieures, sur des cargos ou autres

paquebots et ferries, c'était ce qui les avaient fait rêver dans leurs lectures. Leurs premières découvertes gisaient dans les livres, et il y avait bien peu d'endroits dans le monde où ils faisaient escale sans avoir lu au moins un récit, une histoire sur le pays. Ils vivaient ainsi leurs voyages imaginaires, le rêve éveillé, jamais ils n'étaient déçus, et une fois redescendus sur terre ils avaient encore plus besoin de se documenter, d'apprendre sur les gens qu'ils rencontraient. Ils connaissaient déjà leur histoire, eux ne faisaient que l'illustrer.



Ils avaient quitté la Méditerranée, le « chaudron » comme il l'appelait, après quasiment 30 années à la parcourir. Ils aimaient cette mer, tout comme ils aimaient Marseille, cette ville si populaire et si souvent tournée en dérision. Sans doute parce qu'elle n'était pas assez chic, que les bourgeois ne s'y sentaient pas trop à l'aise. Ils étaient pourtant là les bourgeois, commerçants pour la plupart, qui avaient su profiter de la position privilégiée de la cité fondée quelques 2600 ans auparavant par des commerçants venus de l'actuel Liban. Ce qu'ils aimaient le plus dans cette ville, c'était bien entendu son port, le Vieux Port, quasiment inchangé depuis l'antiquité. Il se souviendrait toujours de sa première arrivée dans le Lacydon avec « MARS », quelques jours avant Noël, sous une pluie battante, la Canebière étincelante de décorations, où il avait mouillé devant la Criée aux poissons qui n'était pas encore devenue théâtre, à deux pas des chalutiers. Il y était resté quelque temps, harcelé par le Maître de Port qui ne voulait pas de ce qu'il considérait comme une épave, reproduisant en cela ce qu'il avait fait subir à « IRIS », le magnifique smack d'Yvon Le Corre quelques mois auparavant. Un beau jour les plongeurs étaient venus l'avertir qu'il était tout simplement mouillé sur une bombe datant de la deuxième guerre mondiale, et qu'il fallait qu'il disparaisse au moins pour quelques jours. Un ami, Georges Édouard, l'avait alors fait entrer à la Société Nautique, haut lieu de la

plaisance « chic », où il pourrait enfin amarrer « MARS » en toute tranquillité. Malgré que leur voilier n'avait pas encore retrouvé toute sa beauté ils commencèrent à écumer tout ce qui était à leur portée. La Tunisie était souvent au programme, depuis Tabarka jusqu'aux Îles Kerkenah. Leurs escales complétaient ce qu'ils connaissaient déjà par la terre et leurs navigations précédentes. Ils y ajoutaient quelques perles comme l'île de la Galite et ses Galitons, si souvent aperçus à l'horizon mais inaccessibles aux grands navires, les parages des Kerkenah où on avait l'impression de naviguer sur une prairie dont les troupeaux étaient constitués de dauphins, tellement l'eau était claire et peu profonde. Là ils pouvaient mouiller pour la nuit en pleine mer, à plus d'une dizaine de milles de la terre la plus proche, à admirer les étoiles se refléter dans l'eau calme. Les pêcheurs s'y partageaient la mer qu'ils divisaient en parcelles délimitées par des branches de palmiers, leurs loulds relevant de longues files de pots de terre dans lesquels les poulpes s'installaient avant de finir séchés sur les plages brûlantes des îles. La pauvreté était de mise, les « taxis » de simples brouettes et les tombes d'enfants bien trop nombreuses. C'était aussi le point de départ des migrants clandestins et la nuit il ne faisait pas bon s'arrêter devant les embarcations surchargées prêtes à partir pour Lampedusa ou la Sicile.

Il y avait Mahdia, avec sa porte de la mer, باب البحار , son cimetière marin dont les pierres blanches faisaient penser à parterre de fleurs disséminées sur la colline, Kelibia et son phare, son gardien très fier de vous faire remplir le livre d'or des visiteurs, El Haouaria face à l'île interdite de Zembra, la tempête de sable qui les accueillit à Monastir, avec un simoun si chaud qu'ils avaient eu l'impression de se mettre la tête dans un four. Il y avait eu Bizerte et ses charpentiers qui construisent leurs barques dans les ruelles dominant le port, Tabarka et sa femme Capitaine de Port, La Goulette où ils allaient assister aux combats de béliers dans l'ancien fort turc. La Goulette où ils se régalaient de rougets frits, ou de « poisson complet », entourés d'une nuée de chats qui se disputaient les restes. Un peu plus haut Sidi Bou Saïd n'était pas encore devenu un piège à touristes, et les nuits étaient douces, que ce soit au Café des nattes ou dans les jardins de Carthage sous les eucalyptus. Les vieux en tarbouche faisaient leurs bouquets de jasmin sur le pas de leur atelier à la lueur d'une lampe à pétrole, les chats à leurs pieds et on ne pouvait quitter les ruelles sans un bouquet sur l'oreille. Carthage et son musée où il se serait bien fait voleur pour une astrolabe arabe, Carthage qui malgré sa destruction imposait par sa présence.

Il avait retrouvé cette sensation un soir à Tipasa où il avait passé la nuit dans sa chambre d'hôtel, la fenêtre grande ouverte à écouter le ressac sur la plage, à deux pas

des colonnes légendaires. Là, c'était l'Algérie, avec sa côte magnifique, non spoliée, sans doute la plus belle de la Méditerranée, encore vierge du tourisme. Il en connaissait tous les ports, il avait aussi voyagé par la terre, délaissant la beauté de Beni Saf pour aller voir la mer d'Alfa à Sidi Bel Abbès, aventures dans cette partie de l'Afrique qu'il aurait voulu connaître encore plus profondément. Le désert l'attirait, tout comme les pays arabes, Libye, Égypte, Yémen, Syrie, mais les guerres avaient vite mis un terme à ses projets.

Une tapisserie de Gafsa avait longtemps orné le carré de « MARS » et il s'était beaucoup amusé de l'étonnement de visiteurs norvégiens qui admiraient ce qu'ils prenaient pour une œuvre scandinave lorsqu'il leur avait révélé l'origine de cette tapisserie tissée dans l'oasis, ornée de ses dessins géométriques remarquables. On ne leur avait tout simplement pas enseigné que la dynastie arabe des Aghlabides avait conquis la Sicile à partir du ribat de Sousse quelques 2 siècles avant les normands et que ce qu'ils pensaient être l'expression de l'âme viking était tout simplement bédouine.

Il avait navigué jusqu'en Grèce, non pas avec « MARS », mais avec le voilier de son ami Georges Édouard, un côtre suédois d'un an l'aîné du sien, gréé aurique lui aussi, qu'il avait convoyé jusqu'à Rhodes, en passant par Messine, le canal de Corinthe, Le Pirée,



Santorin... Il était jeune alors, un équipage de copains sans trop de soucis, ils se régalaient de retsina et de poisson frit à chaque escale.

Ce n'est que bien plus tard qu'il découvrira les aventures d'Hermine de Saussure et son amie Marthe Oulié, sur leur petit côtre « PERLETTE », navigation d'anthologie dans le Péloponnèse et les îles grecques, sur un voilier de 7 mètres, en 1928... Des femmes extraordinaires, tout comme Ella Maillart avec laquelle elles armeront un des derniers thoniers à la voile. Odette du Puigauveau, autre femme de légende s'était déjà embarquée un peu plus tôt. Il vouait une profonde admiration à ces femmes qui, en plus d'affronter les mers et les océans, faisaient fi de tous les préjugés machistes.

Il aurait voulu retourner en mer Egée, revoir son ami Aleko rencontré dans le Grand Sud, marin solitaire exceptionnel, mais une fois de plus il avait ressenti les limites d'une condition humaine qui ne permet pas de tout embrasser, de tout connaître, de tout vivre. Sans doute le plus important était il de vouloir, de garder toujours dans son esprit un espace, si petit soit il, d'inconnu, pour qu'il reste toujours l'envie d'aller plus loin, de découvrir encore quelque chose ou quelqu'un.

En Sardaigne ils retrouvaient Vittorio, l'ami pilote qui tenait aussi un petit chantier naval. Il l'avait rencontré sur les passerelles lors des escales à Porto Torres et étaient

devenus amis, liés par cet amour de la mer et des bateaux et par une estime réciproque. Ils aimaient cette île, si différente de la Corse pourtant si proche, ils en connaissaient tous les ports et mouillages, d'Olbia à San Antioco, en passant par l'archipel de la Maddalena, ils aimaient se promener le soir sur les grandes places pavées de Carloforte, dans cette ambiance qu'on ne retrouve qu'en Italie. Plus loin les Eoliennes semblaient semées comme par un géant, Ischia, Saline, Vulcano et ses boues sulfureuses, Ustica et ses bougainvillées, ses peintures magnifiques, Maretimo, Stromboli dont ils en firent le tour une nuit d'éruption, fascinés par les coulées de lave, le grondement des entrailles de la terre, les roches incandescentes propulsées dans le ciel rougeoyant. Ulysse n'avait pas exagéré, cette mer, la Méditerranée, était tour à tour fantastique, enjôleuse, effrayante et d'une beauté inégalée. A Messine c'étaient les pêcheurs d'espadon qui harponnaient leurs prises depuis le bout dehors immense de leurs bateaux, c'était aussi le « courrier des marins », lettres ou cartes postales, agrémentées de cigarettes ou de quelques dollars, le tout dans une bouteille hermétiquement fermée qu'ils jetaient à la mer au passage du détroit. Leurs enfants ne voulaient pas croire à ce qu'ils prenaient pour une fable et pourtant le courrier arrivait toujours, avec l'adresse du pêcheur qui l'avait récupéré et envoyé.

Ils ne se lassaient pas des calanques, des mouillages dans les îles d'Hyères l'hiver, quand les hordes de plaisanciers avaient disparu et qu'ils pouvaient arpenter les forêts magnifiques de Porquerolles des journées entières, tailler une bavette avec leur ami de Port Cros, pousser jusqu'à la Corse, se perdre dans le dédale des Bouches de Bonifacio et de l'archipel de La Maddalena, mouiller au pied de la tour génoise de Girollata ou aux Lavezzi se recueillir sur la pyramide de la Sémillante. La Sardaigne, la Sicile, Malte n'avaient plus guère de secrets pour eux, tout comme les Baléares. Ils avaient eu la chance de profiter de tous ces endroits de rêve avant que le tourisme, encore lui, ne vienne tout transformer en cauchemar. Ils auraient quand même voulu faire un dernier grand tour de cette mer nourricière, visitant d'abord les pays du Sud, puis de l'Est pour finir par ceux du Nord, mais ils avaient renoncé à ce programme présomptueux, ils ne voulaient à aucun prix se trouver face aux embarcations de ces pauvres erres fuyant la guerre et la misère sans rien pouvoir faire pour eux, et ils ne pouvaient pas plus risquer d'affronter les zones de guerre ou de conflit qui fleurissaient sur tout le pourtour méditerranéen.



Marseille était leur ville. Ils ne s'éloignaient jamais trop du Vieux Port, et encore c'était souvent juste pour rejoindre la Joliette ou l'Estaque voir leur vieil ami Laurent. Là ils passaient leurs soirées à écouter cet infatigable conteur dans sa maison remplie de ses maquettes de bateaux romains ou grecs, au milieu de harpons de baleiniers et de rostres de poisson scie, de compas, de longues vues, un vrai musée qu'il savait faire parler, expliquant la manœuvre des navires antiques comme s'il y était, évoquant le voyage de Pythéas le massaliote comme celui d'un collègue.

Au Vieux Port il n'était pas moins bien entouré. Le voilier qui lui fit son premier jeu de voile occupait l'atelier de Maître Panisse, à deux pas du « Bar de la Marine », il carénait dans le même chantier que le « César » l'infatigable ferry boat, et ses amis les plus proches avaient acquis leur voilier, en bois bien sûr, la même année que lui. De par son métier il avait toutes ses entrées dans le monde maritime comme de la réparation navale et il avait bien du mal à faire le tri entre ses occupations professionnelles, son voilier et ses loisirs.

Les îles du Frioul, à quelques milles dans la baie et à deux pas du Château d'If cher à Alexandre Dumas, avaient souvent été leur refuge. Anciennement peuplées des seuls militaires, lazaret pour les malades venus d'Orient, quarantaine pour les navires suspectés

d'apporter la peste et autres miasmes, elles avaient échappé miraculeusement au tourisme et ne comptaient guère plus de 150 habitants l'hiver, ce qui leur convenait parfaitement. Un désert minéral qui ne gardait pas beaucoup de traces des chasses au sanglier du temps de François 1<sup>er</sup>, et qui pour cela était plus attachant qu'une terre bénie des dieux. Ils cajolaient les rares oliviers qui avaient su se protéger du vent, s'extasiaient devant les quelques fleurs qui poussaient au printemps. Là ils pouvaient faire la tournée des nids de goélands, voir éclore les petits avant que les parents furieux ne les attaquent, aller se baigner au milieu des roches dans ce qui s'apparentait à des salles de bain privées. Il leur arrivait le soir de contempler le « continent », ils avaient la sensation d'être à des centaines de milles de Marseille pourtant toute proche.





Il avait ressorti son sextant de sa boîte, avait renoué avec le plaisir de viser les étoiles le soir, plus rarement le matin. Un point d'étoiles par jour lui suffisait, il n'avait pas à faire une navigation précise, au large il ne risquait pas grand-chose. Il se libérait ainsi encore un peu plus du carcan de l'informatique dont il ressentait de moins en moins le besoin. Le ciel, les étoiles l'avaient toujours fasciné, et même si ses débuts comme élève, avec un vieux sextant à vernier et une lunette « astronomique » qui inversait les images n'avaient pas été brillants, il s'était acharné et était arrivé au point où il avait même, bien plus tard, enseigné pour quelques plaisanciers ou autres amoureux du ciel, comment utiliser cet instrument mythique. Les étoiles, l'univers étaient une de ses passions. Peut-être cela venait-il du jour où son père les avaient tous réveillés, au petit matin, emmenés sur la colline surplombant la ville observer ce qui serait sa première éclipse de soleil. Il avait tout juste 7 ans alors, mais ce goût pour les astres lui resterait et de sa vie il n'avait jamais raté une éclipse de lune ou de soleil, totale ou non, au point d'arrêter les passants dans un coin perdu de Norvège pour leur montrer, avec le verre spécial qu'il trimbballait avec lui, ce qui se passait au dessus de leur tête.

Ils arrivaient à la latitude du Cap vert, il se souvenait de leurs escales avec « KRISTIN », le mouillage à Mindelo, les balades à San Antão, ils avaient le temps vu la lenteur du déchargement... la pauvreté mais aussi l’empreinte du passé marxiste, la médiathèque, les librairies, et puis ces filles magnifiques, toutes plus belles les unes que les autres, les cafés où ils se retrouvaient souvent le matin entre cap verdiens en attendant de faire leur marché. Pas une goutte d’eau dans le ciel, une nature minérale, jusque sur la mer. Ils avaient aimé ces îles, y étaient retournés avec « MARS », Cesaria Evora venait de mourir, tout le monde pleurait, saudade, saudade. Et puis Sal , avec ses prostituées qui tenaient la gargote du port, San Nicolão où les gamins prenaient très au sérieux leur rôle de gardien de canot... Même si ces îles étaient toujours aussi envoûtantes le tourisme de masse commençait à faire des ravages, et le gamin qui les avaient quittés pour entrer dans un hôtel de Mindelo se prostituait sûrement, la police touristique veillait à ce qu’on n’importune pas les pourvoyeurs de devises, bientôt les prix monteraient et ne feraient qu’accentuer la pauvreté déjà bien trop présente.



Il avait réussi à se débarrasser de la puce SCT, le bracelet connecté il l'avait depuis longtemps jeté à la mer. Il avait du jouer du bistouri, cette saloperie commençait à adhérer, puis se faire deux points de suture. Pas facile de se recoudre le poignet, surtout le gauche quand on est gaucher. Mais il avait toujours aimé ça, la première fois qu'il l'avait fait il était lieutenant, il avait recousu un garçon qui s'était ouvert la paupière. Supervisé par le toubib du bord il lui avait fait trois points, et quand, un mois plus tard le garçon lui avait montré sa cicatrice, « on ne la voit même pas » disait-il, il lui avait avoué que c'était la première fois. Maintenant, bien qu'il soit au milieu de l'océan il était sûr qu'on ne pourrait plus le tracer, il rejoignait la cohorte de ceux qui refusaient, la horde des proscrits. Il avait jeté la puce à la mer, espérant qu'un poisson la gôberait et qu'un jour il serait localisé sur une criée quelconque, ou encore mieux dans une boîte de thon sur l'étagère d'un supermarché.

Échapper au traçage, au traquage, à cette surveillance sourde qu'on pouvait sentir confusément, partout, jour et nuit. Se savoir espionné, jaugé, utilisé, classé lui était devenu totalement insupportable. Bien sûr il n'avait jamais accepté de posséder un smartphone ou quelque stupidité de ce genre. La vie n'en n'était pas plus facile, et de loin, mais il résistait. Cette puce qu'il avait extirpé on lui avait implanté la fois où il avait eu le malheur de passer quelques jours à l'hôpital. Il s'était



enfui, mais la bestiole était là, sous sa peau. Il n'était pas le seul à résister, à refuser, bien que la plupart de ses compatriotes se comportaient comme de doux agneaux ( « des veaux » aurait dit De Gaulle à son époque ! )

Le monde ne tournait pas rond. Le numérique avait tout envahi, rien n'échappait désormais à l'IA, à la collecte et surtout à l'utilisation des données, de toutes les données, qu'elles soient personnelles ou prélevées à la nature. Le Cyber monde, le monde dont les financiers et quelques super milliardaires rêvaient depuis longtemps veillait désormais sur les humains. Les politiques n'avaient même plus à diriger leur pays, d'autres, beaucoup plus malins, le faisaient pour eux. Ils n'étaient que façades, comme celles qu'on pouvait voir dans les mauvais western d'autrefois. On continuait à les élire, ou à les supporter, mais il y avait bien longtemps que la démocratie n'était plus qu'un pâle souvenir.

Beaucoup d'humains, la plupart, s'en contentaient du moment qu'ils pouvaient consommer, ou rêver de le faire, acquérir le dernier smartphone, encore plus puissant, encore plus rapide, avec des applis illimitées, pareil pour les forfaits, le bonheur quoi ! Il suffisait de rester dans le rang, d'être un bon citoyen, de ne pas faire de vagues et tout allait bien. Si par contre on se rebellait, si on avait le malheur de vouloir manifester on se trouvait vite face à une police toujours plus violente, toujours

mieux équipée, toujours gagnante. Les syndicats, ou ce qu'il en restait étaient devenus des chambres d'enregistrement de la volonté des patrons, ou plutôt des actionnaires, contester revenait à risquer sa liberté, quelquefois plus. Les soi disant démocraties, dont la notre, avaient dérivé vers un fascisme ordinaire, un racisme et une xénophobie encore plus ordinaires. Les « forces de l'ordre », police, gendarmerie, brigades spéciales - il en sortait quasiment une par mois - étaient devenues des forces armées au service des gouvernements, militairement organisées et équipées dont la tâche était d'interdire toute velléité de contestation. Qu'on soit jeune, lycéen, étudiant, chômeur ou retraité le traitement était le même : le gazage, les coups, les mutilations, les arrestations arbitraires, le tout assaisonné d'une justice instrumentalisée et aux ordres.

Les centres d'éducation avaient fait leur apparition, bien qu'ils continuaient à s'appeler « Centres de formation ». Dans ces centres, réservés aux sans emplois, aux récalcitrants, immigrés clandestins et autres traîne savate on apprenait aux « stagiaires » ce qu'il fallait faire ou ne pas faire. Tant pis si les moyens étaient plutôt coercitifs, les pauvres diables n'avaient pas d'autre choix que de se plier à ce qu'on leur imposait. Il suffisait de programmer leur puce SCT et leur bracelet pour leur interdire tout mouvement non autorisé, d'entrer dans les commerces non essentiels, même leurs communications

étaient filtrées. Les bracelets électroniques faisaient figure d'antiquités. En échange on leur trouvait un travail, payé au minimum vital, et c'était rarement l'emploi dont ils auraient rêvé. Les états pouvaient être tranquilles, les « camps » étaient de retour, l'ordre régnait enfin.

Çà et là apparaissaient, un peu partout, des « réserves », inspirées du concept des réserves indiennes, pardon des premières nations, suivant l'appellation hypocrite correcte, à la différence qu'elles ne s'appuyaient pas sur la race ou l'ethnie, mais sur une conception différente de l'humain et de ses droits. Difficile, très difficile de faire avaler ça aux gouvernants, mais la lutte au Chiapas, l'exemple des ZAD en France leur avait donné le courage de continuer. Les premières réserves avaient été créées en Argentine, dans les Andes, dans des parties de la Patagonie qui n'intéressaient personne, puis au Brésil, après le règne désastreux de Bolsonaro, en Uruguay, au Costa Rica, aux USA, au Canada... Depuis peu elles commençaient à éclore en Europe, d'abord en France, où pourtant il ne restait pas beaucoup d'endroits vierges où de telles structures pouvaient se faire une place, mais pour beaucoup c'était l'unique moyen pour ne pas finir dominés par des machines. Ainsi une fraction de plus en plus importante de l'humanité, ceux qui n'avaient plus rien à perdre, les jeunes surtout, commençait à retrouver l'espoir, et puis il ne fallait pas sous-estimer la résistance passive, ceux qui disaient oui, oui, oui, mais

continuaient tranquillement leur petite vie, comme ils l'avaient toujours fait. C'étaient ceux là qui représentaient le plus de danger pour les gouvernements : indétectables, insaisissables, inclassables...

Autre danger, intrinsèque celui là : la cybercriminalité, fantasme du passé, était devenue bien réelle et menaçait tout simplement l'édifice dans sa totalité. Les états, les banques, les grandes et moins grandes entreprises se faisaient rançonner, plus besoin d'espions à la James bond, quelques hackers boutonneux suffisaient à faire plier les plus puissants. Certains se faisaient passer pour des Robins des bois modernes mais jusqu'à présent les pauvres et les nécessiteux n'avaient pas vu venir grand-chose...

Il se disait qu'il était peut être temps de hisser à nouveau le Jolly Roger et s'attaquer enfin à ceux qui voulaient nous asservir. La piraterie existait depuis bien longtemps mais elle avait connu son apogée en Occident quand les marins qui naviguaient sous le joug de la royauté et de tous ses tristes exécuteurs avaient décidé de ne plus souffrir pour rien et de profiter de leur courte vie, « quoi qu'il en coûte »... Et ceux qu'on présentait comme des assassins sanguinaires étaient bien souvent des hommes épris de liberté qui avaient pris le seul chemin qui leur était offert. Et quand à tuer, autant tuer pour soi que pour un monarque jamais satisfait. Il n'avait pas pour

autant envie de tuer ou d'étriper ses semblables mais il s'ingéniait, même si cela était de plus en plus difficile, à contourner la loi, à faire ce qui était interdit sans se faire remarquer. Débarquer dans un pays étranger, y rester quelque semaines puis en repartir sans faire la moindre formalité le remplissait de plaisir. Braconner les règlements, les contraintes, les arrêtés tous plus idiots les uns que les autres compensait un peu tout ce qu'on pouvait leur faire subir.



Sa réserve à lui c'était les océans, il ne se sentait en sécurité qu'au grand large, déconnecté, loin de tout le fatras terrien. Il restait quelques radios qui émettaient en BLU, cela lui suffisait pour maintenir le lien avec le monde, même si bien souvent il ne captait que des évangélistes nord-américains ou Radio Chine Internationale.

Cela faisait bien longtemps qu'il ne se faisait plus trop d'illusions sur le devenir de l'humanité, il en était même arrivé à penser que nous étions en train de vivre la fin de cette civilisation. Il n'en était pas amer, il n'en était pas pour autant pessimiste, il continuait à vivre selon ses principes, mais tout concordait pour dire que nous

n'arriverons jamais à renverser le cours de l'histoire, à empêcher les riches de vouloir devenir encore plus riches, les puissants d'écraser les autres, les hommes de produire et de polluer jusqu'à ce qu'il ne reste plus rien à exploiter, et bientôt à manger. Rien n'arrêterait le pouvoir du numérique qui s'était infiltré partout, jusque dans nos propres corps, son pouvoir intrinsèque régnait déjà sans partage. Les mers et les océans avaient été raclés jusqu'au fond, les quelques poissons qui y survivaient ne valaient même plus qu'on les pêche. Nombreux étaient ceux qui avaient lutté contre les élevages et l'agriculture industrielle, et même si une partie du monde ne consommait plus de viande, la plus grande part avait besoin de la seule source de protéines qu'on leur accordait. Ils n'avaient pas le choix, les poulets congelés élevés en usine étaient les bienvenus quand il n'y avait rien d'autre. Les pandémies des années 20 avaient complété le tableau, chacun savait que d'autres viendraient, qu'elles seraient de plus en plus incontrôlables, de plus en plus meurtrières. La médecine et la science faisaient penser à ces pompiers dépassés par le brasier, impuissants, ne pouvant même pas faire la part du feu.

Beaucoup d'humains, surtout dans les pays riches, se laissent gagner par la peur. Peur de la maladie, peur de l'autre, peur de l'avenir, peur de mourir. Les gouvernants, quand ils n'avaient pas déjà mis leur arsenal

répressif en place, comme la Chine par exemple, utilisaient ces peurs pour faire accepter même les dispositions les plus absurdes, ils n'en étaient pas avares et montraient ainsi qu'ils ne maîtrisaient plus grand-chose.

La planète bien sûr y mettait du sien, le réchauffement climatique avait déjà passé la barre symbolique de 2,5 degrés, le niveau de la mer était monté de 60 cm par endroits, partout on construisait des digues qu'on savait submergées dans les 10 années à venir.

Sombre tableau, le seul espoir était que face à tous ces bouleversements, une autre société, initiée par tous ceux qui se battaient contre la catastrophe à venir, verrait le jour. Quand ? Combien seraient-ils ? Il semblait bien que le monde tel qu'il avait été transformé par la mondialisation, filleule dévouée de l'ultra libéralisme, n'était pas prêt de s'en remettre. Aucune alternative crédible et viable n'avait encore été trouvée pour venir à bout de ce monde fait par quelques ultra riches, pour quelques ultra riches. Le socialisme n'existait pratiquement plus, à part peut être à Cuba, et pour combien de temps ? Le repli nationaliste ou identitaire ne marchait pas mieux, les autonomistes étaient tout sauf autonomes, l'humanité semblait bien ficelée par tous ces réseaux « sociaux », par toutes ces applications plus invasives les unes que les autres, par tout ce contrôle permanent des informations, par une doctrine qui ne

supportait tellement pas la critique qu'elle avait inventé le concept des fake news, elle qui ne vivait que de ça.

Il se savait fiché, comme on disait autrefois, depuis un bon bout de temps. Quand les renseignements généraux l'avaient ils encarté pour la première fois, il ne savait pas, mais il y avait tellement longtemps qu'il militait à gauche qu'il devait déjà avoir un beau palmarès. Il n'était pourtant jamais entré dans un quelconque parti politique, le combat syndical lui suffisait amplement pour lutter et espérer faire aboutir ses idées. Un autre motif de fichage, plus sérieux celui là, était qu'il était arabisant. Dans l'esprit de l'extrême droite qui s'était installée en France comme dans de nombreux autres pays, être arabisant était forcément suspect. On lui demandait sans cesse des justificatifs sous des prétextes tous plus bidons les uns que les autres, on avait essayé à plusieurs reprises de lui faire avouer qu'il était radicalisé car pour le pouvoir en place il était de toutes façons musulman. Contrôles, convocations, même une perquisition sur son voilier où ils avaient passé une journée à fouiller sa bibliothèque sous son regard moqueur, ce qui n'arrangeait rien, et tout en restant calme il ne cachait pas son mépris pour leurs petites combines minables. Seul son âge le mettait à l'abri de violences, mais il n'était pas sûr que cela dure longtemps, ces petits cerveaux menés par les algorithmes avaient déjà fait preuve du pire. Il avait compris que tous ces sbires ne pouvaient pas supporter qu'il pense par lui



même, qu'il écrive, qu'il ne soit pas sur les réseaux sociaux, qu'il ne se plie pas à cet univers totalitaire et marchand qui avait envahi leurs vies, qu'il ne regarde pas la télévision ni ne consomme comme tant d'autres, ceux qui étaient sages.



Le chant des oiseaux, le chant des baleines, la chanson du vent, la musique tout simplement restait le garde fou de l'humanité. La musique classique, la poésie, échappaient au monde de l'argent, restaient le refuge des artistes, des rêveurs et leur servait d'armure face à ce monde déshumanisé, comme le violon avait sauvé le jeune Daniel à Auschwitz. Il n'avait jamais réussi à jouer d'un instrument, rien que de voir son père casser les archets sur la tête de son frère l'en avait dissuadé. A son grand regret, car il avait compris qu'un homme ne pouvait jamais être totalement seul quand la musique l'habitait. Il s'émerveillait de voir ceux qui possédaient ce don, comme son frère cadet, Chef d'orchestre et pianiste renommé, les enviait quelque peu mais se laissait séduire et envahir par leur mélodies.

Il lui était plus facile d'approcher la poésie, non qu'il ait jamais écrit quelque chose de bien sérieux, mais il

se plongeait souvent dans la lecture de ses poètes favoris, Saint John Perse « Et vous mers... », Pablo Neruda « El Canto general », Mahmoud Darwich « Au dernier soir sur cette terre », Khalil Gibran et son « Prophète »... Il avait découvert , quand il apprenait une autre langue que la sienne, que la lecture de poèmes était beaucoup aisée que d'autres textes, le rythme et la musique de la poésie passaient avant le sens des mots, et il était convaincu que l'on ne devrait jamais traduire de poésie sans mettre en regard le texte original.





Il se savait maintenant à la hauteur de l'Afrique qu'ils aimaient tant. Des années à parcourir ce qu'on appelait la « Côte d'Afrique ». D'abord sur les grumiers, puis les porte conteneurs, à écumer tous les ports de nos anciennes conquêtes coloniales. Ils n'étaient pas rancuniers les africains ! Malgré tout ce qu'on leur avait fait, malgré qu'on les exploitait encore, ils nous accueillait, travaillaient pour nous. Toujours, ou presque, la bonne humeur. L'Afrique où les vieux étaient encore respectés. Pour lui l'Afrique c'était d'abord les femmes. Parce qu'ils les trouvaient belles, les plus belles sur terre. Aucune autre n'avait leur élégance, leur port de tête, aucune n'avait la peau aussi douce. Il aimait leur rire, leurs seins, leurs fesses rebondies, cambrées. C'étaient elles qui s'occupaient de tout : cultiver le potager, faire les récoltes, le ménage, la couture, la cuisine, bien souvent avec leur gosse sur le dos. Les hommes eux sont tout en palabres... Il faudrait donner l'Afrique aux femmes, rien qu'aux femmes, et il y aurait sûrement moins de guerres, moins de corruption, moins de misère, moins de gamines enlevées ou engrossées à peine pubères.

Il était sûr d'une chose, c'est que l'Afrique, berceau de notre humanité, après tous ces siècles de malheur, redeviendrait le centre du monde. Parce que les africains avaient la vie en eux, et personne, personne, pas même les chinois, n'arriveraient à les replonger dans la domination qu'ils avaient subie pendant tant de temps. Comme les indiens d'Amérique sur leur continent, ils se rendraient maîtres de leur terres, balayant tous les colonialismes, ils deviendraient non seulement libres, mais eux mêmes. Tout ça il avait pu le voir, le ressentir, quand il avait compris qu'en fait ils n'avaient pas besoin de nous, c'est nous qui avons besoin d'eux. De là aussi la grande peur de l'Occident devant les vagues incessantes d'émigrés, les blancs avaient peur de se faire coloniser !

C'est à Dakar qu'il avait découvert l'Afrique. Dakar, escale obligée des cargos qui partaient pour l'Asie, le fuel y était moins cher, et même si l'escale était courte, juste le temps du soutage, il avait pu s'échapper et s'en mettre plein les yeux. Par la suite il y retournera régulièrement, y ajoutera Conakry, Freetown, Tabou, Sassandra, Abidjan, Cotonou, Douala, Kribi, Pointe Noire... Il les connaissait tous, ces ports et ces rades, et bien d'autres encore, à charger surtout des billes de bois, avec les kroomans qui restaient à bord tant que les cales et la pontée n'étaient pas pleines. Lui, jeune lieutenant, faisait office de docteur, ce qui lui donnait un certain prestige, même si bien souvent il devait se contenter des

donner quelques pilules miracle, mais aussi faire les inévitables piqûres de pénicilline. Il calculait aussi les payes, et le jour du débarquement était toujours un grand moment, quand chacun passait devant lui, qu'il annonçait le nombre de jours, d'heures effectués, les retenues, pour finir il comptait les billets que le pauvre krooman voyait aussitôt amputés de la part du Chef Cacatois, s'ensuivaient les appréciations et le certificat, donnés par le Second. Puis ils débarquaient sur les chalands tout ce qu'ils avaient pu acheter au cours de leur embarquement et qu'ils ramenaient au village. D'année en année ils construisaient ou équipaient leur case, prenaient une femme de plus, en attendant le prochain bateau où ils viendraient faire les équilibristes sur les billes de bois, participant ainsi, comme nous, au pillage des forêts africaines pour le bien être des blancs.

Avec « KRISTIN » ils avaient fait pendant quelque temps la ligne Dakar – Zyguinchor, affrétés par le gouvernement sénégalais à la suite de la catastrophe du « JOALA ». Ils ne pouvaient bien sûr pas offrir le même service, ils étaient toujours pleins, ne prenant que les 12 passagers réglementaires, mais c'était toujours ça pour ces pauvres gens qui essayaient de trouver un moyen de voyager, par la route ça prenait des jours et des jours. La pensée de tous ceux qui avaient périés noyés dans ces eaux qu'ils parcouraient chaque semaine les hantaient et quand l'affrètement s'était terminé ils en avaient été soulagés.

Mais il y avait eu quand même de bons moments, en plus des marchandises c'étaient souvent des familles entières qui passaient avec eux, ils dormaient sur le pont, il n'y avait pas de cabines. Il se souviendrait toujours de cette jeune maman, en boubou, le petit dans le dos, lui demandant où était la source. Il avait du lui montrer le robinet sur le pont et lui dire : « C'est là la source ! »

Revoir Dakar, qui avait bien changé, le marché central était toujours là, la magnifique baie de Hann était encore une décharge à ciel ouvert, il ne fallait surtout pas s'y baigner. Ils auraient voulu rencontrer Ousmane Sow tant ses sculptures, débordantes de force et de réalisme, jaillies de la terre, exposées quelque temps à la Vielle Charité à Marseille, les avaient impressionnés, ils s'étaient consolés en allant sur Gorée, blessure ouverte infligée par nos riches négociants à tout un continent.

C'est à cette époque qu'ils avaient connu Omar, un gambien qui deviendra leur ami. Embarqué comme matelot, il devint vite le bosco tellement il était marin et soucieux de bien faire. Bien plus tard, avec « MARS » ils feront escale dans son village, à Bitan Bolong, avant de remonter le fleuve Gambie, plus loin que Baboon Island, à 150 milles de l'embouchure. Il leur avait fait tout visiter et n'avaient pu le quitter qu'avec la promesse de s'arrêter au retour. Ils avaient navigué avec la marée, mouillant tous

les soirs devant un village différent, souvent de pêcheurs sénégalais. La pioche était à peine posée que les gosses se précipitaient avec leurs pirogues, tant pis pour la peinture, il fallait se gendарmer pour qu'ils se tiennent tranquilles mais ensuite on allait trouver un aîné pour partager les cadeaux, et puis on discutait autour du puits ou de la pompe pendant qu'on faisait le plein d'eau. Jamais ils n'avaient eu à porter leur bidons, les gosses se battaient pour les hisser sur leur tête malgré leurs protestations. Chaque soir des visages différents, souvent la même pauvreté, quelquefois la misère, mais toujours cet accueil sans réserve de l'étranger.

Parfois ils mouillaient dans des bolongs étroits, simple échancrure dans la mangrove, et ils pouvaient observer de drôles de poissons qui sortaient de l'eau et marchaient sur la queue dans les bancs de vase. Darwin y aurait sans doute vu une preuve de l'évolution. La nuit leur chat attrapait les chauve souris et les déposait occises dans ses bottes, les palétuviers étaient aussi hauts que des peupliers, le soir il faisait même frais pour l'Afrique, ils lavaient leur linge à l'eau du fleuve, de temps à autre un hippopotame, les singes toujours, quelquefois les chimpanzés, ils auraient voulu que cela ne s'arrête jamais, voir tous les soirs le soleil tomber, le ciel rouge sang sur les grands arbres.

La Guinée Bissau. Pendant des années il était passé au large de ces îles à la réputation funeste. Le GPS n'existait pas encore et le seul moyen de ne pas se trouver échoué quelque part sur cette côte était de naviguer à la sonde, même sur ces grands cargos de 170 mètres. Il fallait repérer la fosse des Bijagos, en forme de bec de canard, et virer plein Sud, ou plein Nord. Il n'y avait pas d'autre moyen, la bouée Sainte Anne marquée sur la carte, personne ne l'avait jamais vue. Aussi quand ils y retournèrent avec « MARS », c'est comme s'ils étaient passés de l'autre côté du miroir, dans un pays interdit. C'est bien l'impression qu'ils eurent en arrivant à Cacheu, bien cachée derrière ses bancs de sable, défendue par son fort portugais orné de bronzes énormes : Henri le navigateur, Staline, Lénine... puis Bolama, ex capitale en ruine à l'ombre des fromagers géants, où ils refirent le monde à coup de vin rouge avec le Gouverneur de la province, le Capitaine de port et le Directeur des pêches, puis les îles Bijagos où ils allèrent mouiller juste là où allait se passer une cérémonie, interdite bien sûr aux non initiés. Étranges ces Bijagos, où ce sont les femmes qui dirigent, où l'initiation dure 3 ans pour les femmes, 8 ans pour les hommes (ils doivent alors divorcer et partir dans la nature). Ils étaient arrivés à la fin de cette période, celle où les hommes allaient être enfin libres, et à la pleine lune les bombolong avaient retenti toute la nuit. Les femmes en pagne, la tête rasée pour l'occasion, le Roi du village



voisin était là, l'autre était mort et peut être remplacé un jour... Difficile à croire, mais les endroits interdits existaient, comme la forêt des filles défuntées, et le soir fatidique ils avaient du changer de mouillage, ça sentait la cana à des milles à la ronde.

Ibrahima le pêcheur leur avait tout expliqué, lui qui était arrivé sur cette île il y a plus de 15 ans. Quand ils l'avaient quitté, lui et sa famille, c'est chargés de plus de 50 kg de pamplemousses, d'oranges, de bananes, ils en avaient pour toute la traversée.

Ils avaient retrouvé l'océan et sa grande houle, le rythme des quarts, délaissant les grands fleuves africains. Loin, très loin des côtes, quelquefois à plus de 100 milles ils croisaient les grandes pirogues sénégalaises, elle faisaient plus de 20 mètres, leurs équipages découpés sur l'horizon, figures hiératiques inoubliables. La nuit, quand ils naviguaient à la voile, il fallait régulièrement souffler dans la corne de brume et éclairer les voiles : en quelques instants c'était une myriade de loupiotes rouges, vertes ou jaunes qui les entouraient, ils avaient réveillés les piroguiers endormis, ils pouvaient continuer leur route.

Les images du Zaïre revenaient le hanter, d'abord la mer qui changeait de couleur à des dizaines de milles au large, de plus en plus brune, puis les îles flottantes, petites portions de l'Afrique qui venaient à leur rencontre, puis le pilote belge qui avait embarqué. Heureusement car

sur la carte ils naviguaient déjà en pleine terre, le lit du fleuve changeait en permanence. Ils ne pouvaient pas remonter plus loin que Matadi, les rapides les en empêchaient, bien qu'il fallait passer le « Chaudron de l'Enfer », qui ne valait pas mieux. Là le pilote était vraiment nécessaire, les tourbillons et les courants étaient vraiment impressionnants, dangereux même. Drôle de port que Matadi, ça ne ressemblait pas vraiment à une ville, les cahutes accrochées aux versants du fleuve, les sculpteurs sur bois qui vendaient leurs tables basses à trépied entrelacé qu'on ne trouvait qu'ici, la malachite qu'on rapportait en souvenir. Ils avaient chargé des lingots de cuivre, une des richesses de ce pays, de quoi lester les fonds, avant de redescendre le fleuve, laissant l'Angola en guerre sur bâbord.

Un peu plus loin c'était Pointe Noire, l'enclave de Cabinda qu'il avait parcourue avec la voiture du bord. Heureuse époque où l'agent, après avoir remis le courrier au Commandant lui laissait une voiture à disposition. Quand lui et ses collègues n'étaient pas de garde ils la prenaient souvent, jouaient aux touristes dans des pays où il n'y en avait pas encore. Puis le Cameroun, avec Douala, Kribi, Campo, Victoria avec sa gare héritée de la colonisation anglaise et où il avait pu se perdre dans les plantations de thé, vestige vivant, lui, de la colonisation.

Il aimait cette côte d’Afrique, chaque pays avec son caractère, la cité lacustre du lac de Ganvié au Bénin, les quartiers de Treichville à Abidjan, la rade de Kribi où ils pêchaient les chevrettes, déçus de ne pas voir les éléphants qui s’approchaient parfois, et toujours les couleurs estompées par les nuages de poussière, les orages violents avec la foudre s’abattant sur les panneaux de cale, le soleil qui tombait comme une pierre à six heures du soir, les roussettes qui envahissaient le ciel à la nuit tombée.

Il aurait voulu en connaître plus, aller plus loin que ses lectures de Joseph Ki Zerbo, Robert Cornevin ou John Iliffe, comprendre un peu mieux cet immense pays. Il aurait voulu aller sur la Côte Est, Mogadiscio, Zanzibar, Mombasa, Dar es Salam, tous ces ports le faisaient rêver, mais il lui faudra se résoudre à les garder dans ses rêves, comme tant d’autres lieux et pays. Le seul pays du Sud où il arrivera à mettre les pieds sera l’Afrique du Sud, à Durban, lors d’une escale de soutage. Il n’aura que le temps de se faire arracher une dent par un dentiste expéditif qui, après lui avoir fait ouvrir la bouche, lui demandera : « I take it off ? ». Il avait pris le mauvais ascenseur en sortant, se retrouvant au milieu de noirs beaucoup plus gênés que lui, avait eu le temps de croiser quelques zoulous et des blancs impeccables dans leur short, chemisette cintrée et mi bas blancs avant de rejoindre le bord. Premier et dernier contact avec l’apartheid, du moins dans ce pays.



L’Afrique, ou plutôt les africains, avait depuis bien longtemps, bien malgré elle, traversé l’Atlantique. Il l’avait retrouvée, cette Afrique transplantée, avec un vieux cargo de la « Transat », lors de son premier voyage dans la Marine Marchande qui avait commencé par Saint Martin, puis la litanie des îles s’était déroulée : la Guadeloupe, la Martinique, Porto Rico, Santo Domingo, Haïti, la Jamaïca.

Cinquante ans plus tard, avec « MARS », ils feront escale à Grenada , Tobago, la Dominique...Les doudous devenaient rares, la plage de Saint Anne, alors quasi déserte avec quelques gommiers échoués faisait maintenant face à des dizaines de voiliers au mouillage, à Haïti les banderoles à la gloire de Duvalier avaient disparu, les tontons macoutes idem, pas la misère malheureusement et le pays s’enfonçait dans la pauvreté et la violence. Même sur l’Île de la Vache ils n’étaient pas restés trop longtemps. Pauvre patrie de Toussaint l’Ouverture que la France avait si bien aidé en exigeant jusqu’à une époque récente la punition, payable en or, à un pays qu’on avait massacré et à qui on ne pouvait pardonner d’être la première république noire qui avait réussi à se débarrasser de ses envahisseurs. Le mal était

fait, le pays, surpeuplé, ravagé, n'était pas prêt de retrouver la paix.

De l'autre côté des montagnes la République Dominicaine faisait figure de pays riche même si on était bien loin des standards européens, les motos étaient bien plus nombreuses que les voitures, elles servaient à tout, de taxi pour les matrones comme de transport pour le bétail découpé en morceaux ou de familles entières, parents et enfants. Dans le port les lamantins se promenaient timidement, il était bien rare d'en voir plus que le museau.

Le mythe des îles sous le vent avait bien fonctionné, les marinas avaient fleuri un peu partout, les voiliers, de plus en plus grands et riches se retrouvaient par centaines, si ce n'est par milliers, le paradis de Nicole van de Kerchove et autres navigateurs vagabonds des années soixante était bien loin. Le tourisme avait réussi à transformer totalement le mode de vie de bien des îles, surtout les françaises, quand aux américains il s'agissait surtout d'étendre leur hégémonie. Seule Cuba leur résistait.



Cuba, cela faisait tellement longtemps qu'il voulait y aller, montrer à Jeanne ce qui avait alimenté l'imaginaire de son adolescence, quand ses idoles étaient Che Guevara, Fidel Castro ou Hô Chi Minh. Ils avaient essayé de le faire avec « KRISTIN », mais à chaque fois qu'ils avaient pu dénicher un fret il leur avait été impossible de trouver un transitaire, on les avait même menacés de les mettre sur la liste noire s'ils passaient outre, bref de les empêcher de vivre. Ils n'avaient pas les épaules assez larges pour contourner le blocus étasunien et le moins qu'on puisse dire c'est qu'on ne les avaient pas encouragés. Les grandes déclarations d'amitié avec le peuple cubain des uns et des autres n'allaient pas jusqu'à braver les États Unis et leur politique criminelle qui asphyxiait un peuple qui avait le seul tors de les défier. Il voulaient voir de leurs yeux ce dernier rempart socialiste en dehors des clichés et des idéologies, voir ce pays qui avait réussi à résister à la première puissance du monde, voir un pays qui avait cru au socialisme, à la révolution. Un régime critiqué, dénoncé comme dictature, mais qui avait su offrir à son peuple un niveau d'éducation et de santé que bien peu de pays, même très riches, avaient réussi à égaler. Cuba exportait non seulement ses médecins, mais aussi et surtout son savoir médical, ils avaient été les seuls à aider, physiquement, l'Afrique face à Ebola, quand les bons apôtres occidentaux se terraient loin de la contagion, ils avaient aidé les pays colonisés à se

libérer de leurs oppresseurs, avaient mené la bataille décisive contre le régime d'apartheid d'Afrique du Sud. Tout cela, ils le gardaient constamment à l'esprit, même quand il était évident que la vie était loin d'être facile à Cuba, que les cubains souffraient et aspiraient à une vie meilleure. Le pire était que leur condition de proscrits les protégeaient, d'une certaine manière, d'un effondrement comparable à celui de l'Union soviétique et des dérives de l'ultralibéralisme du monde dit « libre ». Comme dans beaucoup d'autres pays c'étaient les chauffeurs de taxi qui les avaient aidés à s'insérer dans le pays. Ils étaient irremplaçables, non seulement par la connaissance de leur ville, mais aussi par leur histoire, qui était rarement banale et qu'ils racontaient volontiers. A Santiago de Cuba, citadelle où reposent les cendres de Fidel Castro, c'est Noël qui lui les affranchira du système cubain, fait de débrouille, de combines pour rendre la vie moins dure et échapper à la bureaucratie toujours trop pesante. A La Habana c'est Jorge, ancien Officier de le Marine Cubaine, qui avait fait partie de délégations officielles en Chine et en Russie qui leur fera découvrir la capitale. Il les emmènera au défilé du 1<sup>er</sup> mai, un moment qui resterait gravé dans leurs cœurs, une foule d'un million de cubains, civils comme militaires, adultes, enfants, et dans le lointain la statue de José Marti, l'inspirateur de la révolution, perdu dans sa réflexion. Il les emmènera sur les traces d'Hemingway, depuis sa Finca Vigia jusqu'au

petit port de Cojimar, ami et grand admirateur de Fidel, ce qui lui coûtera vraisemblablement la vie, leur fera découvrir la Habana vieja, la Habana Central, le Malecon, Fusterlandia et ses mosaïques à la Gaudi.

Des contrastes très forts, entre des paysans qui avaient du mal à payer les chaussures de leurs enfants, vivant maigrement de leur cultures et des prolifiques petits cochons noirs, avec les pêcheurs du village voisin qui semblaient mieux organisés, avec leurs écoliers en uniforme ravis de poser avec leur grand-père sur le chemin de l'école, entre Yasmin, le chauffeur de bici-taxi qui pédalait toute la journée pour essayer de vivre et ceux qui pouvaient dépenser leurs dollars dans les boutiques pour touristes de Cienfuegos grâce à leurs parents exilés de Floride. Des vies de pragmatisme, sans rancœur même face à l'innommable blocus étasunien, un peuple chaleureux malgré les difficultés et les privations, une nature splendide, depuis les « Jardines de la Reina » jusqu'aux Cayos de la leña, une nature châtiée chaque année par des cyclones destructeurs, Cuba ne les quitterait jamais.







Franchissant le canal de Suez il avait commencé son apprentissage de l'arabe. Apprentissage était un bien grand mot, mais il avait déniché, à l'escale de Port Saïd, un minuscule dictionnaire anglais-arabe, et il avait pu, grâce à cela, reconnaître les chiffres qui s'affichaient tout le long du canal et qui marquaient chaque kilomètre. Il lui faudra de longues années avant de maîtriser « la langue », s'y remettant de nombreuses fois, mais à chaque fois avec le plaisir de se plonger dans ce monde qui le fascinait. Il avait pris bien d'autres fois le canal, navigué dans la Mer rouge si chère à Monfreid, son idole quand il était gamin, et bien plus tard encore... Les boutres il les voyait enfin, ils passaient le port de Bérénice, taillé dans le corail, l'île Djeberjed, juste en face, où il restera de quart, le bateau à la dérive pendant que le Second allait ramasser du corail avec l'embarcation du bord. Il était vite rentré le Second, après s'être trouvé nez à nez avec un requin. Lui avait eu le temps de dessiner, au revers d'une carte, la silhouette de l'île, à la manière des cartographes du siècle précédent. La Mer Rouge c'était aussi Djeddah, avec son chantier de construction de boutres, les ruelles grouillantes la nuit, les échoppes où l'on pouvait manger des brochettes de mouton, sinon de chameau, à la lumière des Petromax, les

changeurs comptant leurs piles de billets, de pièces d'or en pleine rue, aucune crainte des voleurs ici, les appels à la prière, une ambiance de mille et une nuits. Port Soudan, déjà port de la misère, Assab, Massawa où on disait que les filles non vierges étaient recousues, Djibouti, où il avait fait cette rencontre qui le marquerait à vie. En se promenant sur les quais de ce bastion français, en embuscade sur le détroit, avec ses légionnaires et autres thuriféraires, où traînait le fantôme d'un Rimbaud abandonné par la poésie, il avait été attiré par une drôle d'embarcation : c'était le « TIGRIS » de Thor Heyerdahl, autre héros de ses lectures d'adolescent, et il était là, devant lui, il pouvait lui parler! Et puis la honte, la honte quand le Commandant qui l'accompagnait refusait de donner ne serait-ce qu'un cageot de pommes à cet homme extraordinaire et à son équipage. Thor Heyerdahl l'avait à sa manière consolé en lui disant « don't worry, I have understood, anyway thank you », et puis quelques jours plus tard il apprendrait que cet homme qui s'était si souvent trompé, qui n'avait pratiquement jamais rien prouvé d'autre qu'il avait le courage de mener ses idées jusqu'au bout, avait brûlé le « TIGRIS » en pleine Mer Rouge pour protester contre la guerre qui embrasait la région. Hodeidha au Yemen avec ses mâcheurs de qat, les chèvres faméliques grimpées sur les voitures pour mieux attraper les quelques brindilles qui pouvaient rester, la

poussière partout, le vent brûlant, desséchant tout, puis Bal El Mandeb, vers l'Iran ou l'Extrême Orient.

L'Iran l'avait fasciné aussi. Les boutres étaient encore plus nombreux, même si la plupart étaient à moteur, ils s'entassaient à couple jusque sous l'étrave de leur cargo à Khorramshar. L'Iran à l'époque du Sha c'étaient ces gamins d'à peine dix ans qui travaillaient la nuit à repeindre l'hôtel pendant que les clients dormaient, les villages de terre du Chatt al arab dans les faubourgs d'Abadan, les souks immenses sur les plages de Bandar Abbas, les femmes voilées de cuir, ombres dans la nuit, le pain cuit dans les fours de terre, semblables aux taboun tunisiens, mais plus grands, les immenses galettes que l'homme décollait de la paroi brûlante avec un coussin et qu'on mangeait encore chaudes, à la lueur du foyer.

L'Iran, ce serait toujours pour lui les années passées sur les navires de l'Arya National Shipping Lines, où ils étaient quelques français pour un équipage en grande partie iranien, plus quelques philippins et indiens. On ne parlait pas alors de Khomeini ailleurs qu'en France, et le pays voulait se doter d'une flotte commerciale. Des bateaux ils en avaient trouvé, mais bien des matelots n'étaient que des paysans qui n'avaient jamais vu la mer. A la manœuvre arrière il faisait tout, lieutenant, matelot, la commande du treuil il l'avait confiée au bidel qui si lui n'était pas trop marin au moins le comprenait. Les

marins, eux, ne parlaient que l'iranien, à peine quelques mots d'anglais et il fallait leur apprendre le métier et surtout éviter qu'ils ne se prennent les pieds dans les aussières ou la remorque. Avec le cuisinier iranien, ce n'était pas pareil. Lui venait d'un grand hôtel d'Abadan et tout ce qu'il faisait était un délice, à commencer par ses galettes de pain. Il garderait longtemps en mémoire les poissons cuits dans les herbes... et jamais il ne mangerait aussi bien sur un bateau par la suite.

C'était l'époque heureuse, au moins en France et ailleurs en Europe. Pas de chômage, quand il voulait voir d'autres pays, naviguer sur d'autres lignes il n'avait qu'à changer de Compagnie de navigation. Il ne pensait pas à l'avenir, encore moins à la retraite, ni même un jour pouvoir commander, ce n'était pas son souci. Cette grande liberté de l'époque, il la verrait peu à peu se restreindre, années après années, jusqu'à quasiment disparaître.

C'est ainsi qu'il avait navigué en Extrême Orient, qu'il avait pu découvrir des pays encore mythiques à l'époque, au moins dans l'imaginaire des marins au long cours. La Malaisie d'abord, avec l'île de Penang, le Détroit de la Sonde, puis Java, Djakarta et son quartier du port Tanjong Priok, malfamé, puant, à la hauteur de son imagination. Là il suffisait de prendre un tuk tuk pour aller dans des villages reculés où se tenaient d'énormes marchés d'animaux sauvages, depuis les félins jusqu'aux

oiseaux les plus rares. Il en était ressorti avec un mainate, il lui avait déjà acheté une grande cage en bambou à Penang. Il avait vainement essayé de lui apprendre à parler, alors un jour il lui avait rendu sa liberté.

Singapour était extraordinaire. Le jour la musique chinoise envahissait toutes les rues, dans les Emporiums chinois il achetait tout un tas de babioles, des parasols en papier huilé qui empestaient l'huile de poisson, la nuit les grandes places grouillaient de monde, on déambulait à la lueur des lampes à kérosène, on mangeait de tout, des soupes chinoises bien sûr, des lichees, des tranches d'ananas... Et puis aussi Booky Street, le quartier des bordels de travestis qu'ils passaient en vitesse de peur de se faire alpagner. Le souvenir de ce travesti, une magnifique blonde à la poitrine extraordinaire, se battant à coup de chaise contre ses congénères était impérissable.

Le Cambodge entrait alors, grâce à la « bienveillance » de Nixon et Kissinger, tel que l'a si bien mis en lumière William Shawcross, dans la période la plus sombre de son histoire. Norodom Sihanouk venait tout juste d'être destitué, Sihanouk ville s'appelait désormais Componksom ville, il y avait des soldats partout, le couvre feu la nuit mais il avait quand même pu visiter la villa dévastée de Sihanouk. Et puis bien sûr Bangkok, alors pays de rêve dont parlaient tous les marins. Les cargos remontaient le Maenam et juste avant d'arriver au

port de grandes pirogues équipées de moto godille accostaient, les dockers embarquaient puis c'était le tour des filles. Ainsi, durant toute l'escale l'équipage doublait, la misère économique rencontrait la misère sexuelle. Les marins et les filles s'attachaient souvent l'un à l'autre, c'était de la prostitution bien sûr, mais avec quelque chose d'autre aussi, plus d'un ou d'une versait des larmes quand le bateau repartait. Bangkok grouillait, que ce soit à terre ou sur l'eau, des temples partout, le marché flottant, les femmes qui vendaient de tout depuis leur pirogue, boissons, fruits, soupes... Il faisait une chaleur étouffante, 40° la nuit sur ces bateaux où la climatisation faisait figure de science fiction.

L'écriture thaï l'avait beaucoup impressionné par sa beauté, peut être encore plus que les sculptures des innombrables temples. Il ne s'en lassait pas, comme de l'écriture arabe qui lui montrait qu'il n'y avait pas que notre alphabet latin dans le monde, que la culture occidentale n'était pas la seule à exister, que bien d'autres langues, bien d'autres écritures témoignaient d'autres systèmes de pensée.

Dans ces années post 68 la chambre de l'Hydro qu'il partageait alors avec trois autres copains était tapissée de posters d' Hô Chi Minh, de Che Guevara, à tel point que les anciens l'avaient baptisée « le kolkhoze », ils collaient des affiches la nuit contre la guerre au Vietnam...

Ils avaient voulu retourner dans ces pays, la Chine, Hong Kong, le Japon, les Philippines les attirait aussi malgré les cyclones qui passent un peu trop souvent sur ces régions. Ils ne l'avaient pas fait avec « KRISTIN », ils pensaient le faire avec « MARS », mais le monde est grand, et même si la terre est ronde ce n'est pas en quelques années qu'on peut en faire le tour, il faudrait au moins plusieurs vies, comme les chats.



## II

Il restait des heures à regarder la mer, perdu dans ses rêves, mais attentif aussi au moindre détail, au moindre changement sur l'eau. Des barques de la Saint Jean, des frégates portugaises, les sargasses si nombreuses qu'elles l'empêchaient de mettre une ligne à la traîne, le saut d'un poisson, d'un dauphin. Il veillait le ciel, guettait les grains, les petites tâches blanches des crêtes qui annonçaient la venue du vent. Souvent les terriens demandaient comment ils pouvaient ne pas s'ennuyer, eux les marins, en pleine mer, alors qu'il y avait tant à faire et à voir. Sa grande passion, en plus des baleines et dauphins qu'il croisait régulièrement étaient les oiseaux. Au grand large ils étaient rares, des puffins la plupart du temps ou les albatros dans le grand Sud, mais dès qu'il s'approchait d'une terre il passait son temps à les identifier, les noter sur le journal de bord. Parfois quelques égarés se posaient, épuisés ou détournés par le mauvais temps : des hirondelles, des chouettes, des faucons, des fauvelles minuscules et même des pigeons voyageurs. La plupart du temps ils ne mangeaient ni ne buvaient, repartaient vers leur direction, quelques fois ils restaient plus longtemps, perchés dans le gréement, sur une barre de flèche, ou réfugiés à l'intérieur, d'autres fois ils



mourraient d'épuisement. Il les immergeait alors après les avoir tenus dans le creux de sa main, espérant vainement qu'ils reprennent vie, petits êtres si frêles qui pouvaient pourtant traverser les océans.

Il y avait bien longtemps qu'il avait commencé à parler aux animaux. On le prenait souvent pour un fou, ce qui ne le dérangeait pas le moins du monde, mais il s'était aperçu que le son de la voix humaine, loin d'effrayer les animaux, les intriguait et permettait parfois d'engager une forme de dialogue, et de toutes façons une communication. Il parlait bien sûr comme tout le monde à ses animaux et il savait aussi que plus on leur parlait, plus ils nous comprenaient et qu'on développait ainsi leur intelligence. Il s'amusait donc à parler à toutes les bestioles qu'il pouvait rencontrer : les oiseaux à terre, les chevaux, les moutons, les chèvres mais aussi les renards et autres animaux sauvages. En mer il parlait surtout aux phoques, c'étaient ceux qui lui paraissaient les plus réceptifs, et quand ils en avaient marre de la conversation ils se laissaient couler doucement à leur manière, ils ne voulaient pas le vexer. Pour les dauphins le traitement était différent, il sifflait tout le temps qu'ils jouaient sous l'étrave, applaudissant à leur cabrioles et là c'était souvent lui qui se lassait le premier, ils étaient infatigables et ne le quittaient que pour chasser un banc de poisson.

On disait, et bon nombre de gens, sinon des scientifiques, le pensaient ainsi, que les animaux pouvaient être idiots, stupides, alors qu'en fait la seule espèce animale à se comporter de manière stupide, au point de menacer son existence, sa survie, était l'homme. Quand les animaux se comportent d'une manière inexplicable ils ne le font qu'en fonction de l'éducation qu'ils ont reçue, de leur patrimoine génétique, de leur expérience, du mouvement du groupe qui les entoure mais jamais à la suite d'un raisonnement. Les hommes, eux, raisonnent et quand ils se comportent de manière stupide ils le font parce que leur raisonnement est stupide, la stupidité est donc bien humaine, on est plus cons que les animaux, les végétaux, peut être même les minéraux. Et ce n'est pas l'histoire de l'humanité qui pourrait démontrer le contraire.

En Uruguay les tortues marines avaient compris, elles, que l'homme pouvait leur être utile : dans le port de Piriapolis elles s'approchaient des pontons pour se faire enlever les gros escargots chinois qui se collaient à leur carapace, les fatiguant jusqu'à les épuiser. Elles se laissaient alors prendre, le temps qu'on les débarrasse de leurs hôtes parasites et quand on les relâchait elles agitaient les nageoires comme si elles nous remerciaient.

Il avait besoin de l'amour de ses compagnons, il pouvait les caresser, les cajoler, il leur souhaitait toujours

une bonne nuit et les réveillait d'une caresse ou d'un câlin. A eux il pouvait se confier, ils l'écoutaient tranquillement pendant qu'il leur expliquait ses dernières élucubrations, il ne pouvait avoir meilleur auditoire. Ils ne se plaignaient pas, ils le suivaient, confiants et affectueux. Ils vieillissaient ensemble, leurs longues années de vie commune les unissaient. Ils le ramenaient aussi à la réalité, quand il ne savait plus trop où il était, si c'était le jour ou la nuit. Il lui arrivait de plus en plus souvent de se réveiller sans savoir si le bateau était au mouillage ou naviguait, il cherchait Jeanne, et puis quelques coups de langue d'Argos sur le visage le faisait reprendre conscience, il jetait un œil au compas, un autre sur l'horizon, il remplissait les gamelles et reprenait sa rêverie éveillée. Il savait que la maladie était là, bien installée, que cela ne ferait qu'empirer et que cela n'avait plus d'importance.



Le Pot au noir, il y était resté longtemps, il y a des années comme ça. En plus il n'essayait pas de faire une navigation d'anthologie, le temps ne comptait déjà plus pour lui. Il avait à manger, ses animaux aussi, et il profitait des grains pour refaire le plein d'eau douce. Il pêchait quand le vent voulait bien lui donner un peu de vitesse, mais la plupart du temps il pouvait admirer le petit peuple de la mer qui lui faisait un bout de chemin : les raies manta à toucher le safran, les poissons pilote ne quittant pas l'abri de la carène, les coryphènes faisant les curieuses quand elles ne chassaient pas les poissons volants. Tout ça dans une eau bleu indigo, à peine troublée par les nuages. Les méduses, les sargasses, les vélelles, les frégates portugaises complétaient le tableau, difficile de s'arracher à la contemplation de cet univers.

Son autre domaine c'était les livres, il en avait des centaines à bord, dans toutes les langues qu'il avait apprises : anglais, espagnol, portugais, français bien sûr, mais aussi du norvégien, du danois, de l'allemand, de l'arabe. Il n'avait jamais pu rester longtemps dans un pays sans en apprendre, ou au moins essayer d'apprendre, la langue. Dès qu'il en possédait une il ne lisait plus que dans la langue d'origine, c'était son plaisir, « traducción es traición »... Sa bibliothèque s'alourdissait au fil du temps, il ne savait pas résister à acheter les livres qui lui paraissaient toujours essentiels, et ses amis ne manquaient jamais de lui en offrir. Il préférait ne pas estimer le poids

de tous ces ouvrages, ce qui importait pour lui c'est ce qu'ils lui apportaient, les idées, les rêves, les souvenirs. Il disait toujours que le plus important n'était pas de savoir, mais de comprendre, et pour comprendre, il faut lire, et apprendre.

Les vents l'avaient rapproché du Brésil mais il naviguait bien au large, loin des pêcheurs. Les cargos ne le gênaient pas, il savait comment ils réagissaient, il pouvait se mettre dans la peau du lieutenant de quart et savoir ce qu'il allait faire, et la plupart du temps ça se passait bien. Les pêcheurs brésiliens, il les connaissait aussi, ils avaient tant de fois longé cette côte, du Nord au Sud, du Sud au Nord, que ce soit avec « MARS » ou avec « KRISTIN ». Il savait où ne pas aller et malgré tout ce qui se racontait ils n'avaient jamais eu trop de problèmes. Quelquefois ils mouillaient le soir dans une baie quasi déserte et se réveillaient le matin au milieu de pêcheurs qui étaient rentrés encore plus tard qu'eux. Il fallait parfois déborder pour appareiller mais cela ne réveillait même pas leurs voisins.

Il s'était replongé dans la lecture de Jorge Amado, avec lui il pouvait retrouver jusqu'aux odeurs du Brésil. « Gabriela, cravo e canela » était un de ses préférés, bien qu'il aimait tous ses livres. Avec « Doña Flor y sus dos maridos » c'était Bahia qui revivait, Itaparica et sa fontaine où ils faisaient leur plein d'eau, la « Literatura de Cordel »

qu'il achetait chaque fois qu'ils passaient sur le port, les repas à quelques reïs qu'ils partageaient avec les gens du coin, prostituées, vigiles, petits employés, toujours pareil, feijoada con arroz, les fruits achetés sur les étals. Le rio Paraguaçu où tout se passait sur l'eau, du transport scolaire à celui des mules, la pêche à la voile, les derniers saveiros naviguant sans moteur, poussés par la brise et les courants, le marché de Maragojipe où les chevaux et les ânes attendent tranquillement le retour au campo. Et les découvertes, Galeon, Cairu et les splendeurs de l'ancien couvent des jésuites, les ibis rouges qui poussent comme les coquelicots, Valença, ville grouillante sortie de la mangrove. Les pirogues, s'il en était besoin, faisaient le lien avec l'Afrique, sans parler des forts portugais, posés sur le sable, tellement petits qu'on aurait dit des jouets ! De l'eau de toutes parts, un entrelacs de rios, de bancs de sable et de vase hérissés de pièges à poisson, les saguis dans les rues, acrobates curieux... Envoûtant le Brésil, dur en même temps quand ils passaient devant les files immenses attendant l'ouverture du Resto du cœur local. Ici tout était grand, tout était loin, les building bordaient le rivage, il leur avait fallu du temps pour comprendre qu'ils étaient dans un pays immense, très peuplé, à la fois moderne et archaïque. Les pick-up côtoyaient les chevaux, les ânes et les mules, la mangrove les hôtels à touristes, la pauvreté la plus sordide la richesse insolente. A Salvador de Bahia la plage des « crakés » jouxtait les résidences de

luxe, bunkers gardés jour et nuit. Rio Grande do Sul, cachée au bout de son long chenal, la magie de la lagune, ses oiseaux, ses lumières, ses brumes. Le calme du « lagoa dos patos », les barques qui allaient et venaient depuis l'ilha dos marinheiros, chargées de cageots de salades et autres légumes pour le marché communautaire, les charrettes à cheval qui n'avaient pas encore capitulé devant les voitures et camions, les chiens errants dormant dans la rue, les gauchos nostalgiques passant enveloppés de leur grande cape noire doublée de rouge, bottes de cuir, écharpe et béret. Les pêcheurs restaient à quai, ils avaient pêché tout le poisson, il ne restait plus grand chose, ici comme ailleurs... João Pessoa où les gamins emmenaient leurs troupeaux à cheval, où les lanchas étaient encore le moyen de locomotion le plus pratique pour rejoindre les villages de l'autre côté du rio, Fortaleza et ses pêcheurs juchés sur leurs incroyables jangadas qu'ils croisaient au large, quelquefois à des dizaines de milles de la côte, les pieds dans l'eau, debout avec leur immense voile déployée comme une aile. Soure, sur l'île de Marajo, baignée par le rio Para, les buffles remplaçaient les chevaux, chevaux qu'on transportait en même temps que les humains patientant dans leurs hamacs, les zébus que l'on débarquait un peu plus sauvagement. Ilha Grande, la clameur des singes hurleurs le soir au coucher du soleil, Paraty, où quelques indiens guaranis regardaient les flots de touristes passer après avoir subi ceux des

conquistadores avides d'or, Paraty que la mer essayait d'engloutir à chaque grande marée, les Abrolhos perdus en mer, refuge de quelques militaires accueillants, de fous masqués, de tortues et de baleines.

Partout, partout, ils s'étaient sentis chez eux, à Rio au mouillage dans la baie d'Urca, au pied du Pain de sucre, à Fortaleza sur la plage au milieu des jangadas, à Soure au pays des buffles d'eau. Pays de contrastes, de vies si différentes se côtoyant, un pays où ils seraient bien restés, comme cela leur arrivait presque toujours, avant que le hasard, ou la fortune, n'en décide autrement et qu'ils se retrouvent une fois de plus au grand large, le cœur gros de ceux qu'ils avaient quittés, pensant déjà au prochain pays qu'ils découvriraient ou retrouveraient.

Quant était il du Brésil maintenant, qu'étaient devenus ses amis de la baie d'Urca, le gamin qui dormait sur la plage presque toutes les nuits, le vieux qui vendait les boissons fraîches pour gagner quelques reis, qu'étaient ils devenus ? Aux pandémies s'était ajoutées les années noires du régime de Bolsonaro, le pays était exsangue, les riches encore plus puissants et menaçants. Le retour de Lula remplissait les pauvres d'espérance, mais l'histoire montrait que même pour des gens de sa trempe c'était loin d'être facile. Le Brésil était l'un des pays au monde qui avait le plus souffert, les pays riches avaient montré leur vrai visage devant le péril mondial : ils s'étaient servis les



premiers, se protégeant encore un peu plus, laissant les pauvres se débrouiller entre eux. Seul Cuba, comme toujours, avait apporté son aide aux plus démunis, sans regarder leur couleur politique ou de peau. Triste constat.

L'Uruguay n'était pas bien loin et depuis Rio Grande do Sul on avait vite fait d'arriver à La Paloma si on ne se faisait pas prendre par un mauvais pampero. Pays de gauchos, l'Uruguay, et même si les pêcheurs revenaient du Rio de la Plata les filets pleins à craquer de « dorados » c'était surtout un pays de terriens qui savaient faire du vin, des fromages et de formidables asados. Pour eux qui n'étaient pas de gros mangeurs de viande ils ne pouvaient résister devant les morceaux qui cuisaient pendant 3 heures sur la parilla. Au temps des gauchos et de leurs immenses troupeaux ils abattaient une bête rien que pour leur repas du soir. Les temps avaient changé, mais pas la manière de faire. Ils étaient incroyables aussi quand on les voyait déambuler la calebasse à la main, le thermos sous le bras, buvant leur mate du matin au soir, suçotant la bombilla, au travail comme en voiture. Ce petit pays qui avait connu la dictature, vaincue par les Tupamaros qui avaient hissé « Pepe » Mujica au pouvoir, un paysan madré qui n'avait peur de rien ni de personne. C'était la patrie aussi d'Edouardo Galeano, célèbre pour « Las venas abiertas de America Latina », véritable procès à charge contre l'occident exploiteur et bien d'autres livres aussi, comme « Espejos » qu'il fallait lire pour comprendre

encore mieux l'Amérique latine, ses souffrances, le côté sombre de l'histoire officielle. « Las venas abiertas de America Latina » qu'Hugo Chavez offrira à Barak Obama en lui disant : « lis ça, Camarade président ! », « Las venas abiertas de America Latina » que Pino Solanas, lorsqu'il tournera « Ojos bien abiertos » dira qu'il le tenait d'une main et de l'autre la caméra.

De l'autre côté du Rio, à San Isidro, dans la banlieue de Buenos Aires il avait acheté son premier livre en espagnol : « Juan Moreira », d'Edouardo Gutiérrez, histoire tragique d'un révolté contre l'injustice, héros incontesté du peuple. Pourchassé sans répit il pouvait se reposer de ses longues chevauchées quand son chien montait la garde et le prévenait à la moindre alerte. Leonardo Favio en fera un film, Leonardo qui disparaîtra, emporté par la maladie, alors qu'ils écoutaient ses chansons dans les rues de San Fernando. Peu à peu, aidé par les ouvrages d'Oswaldo Bayer sur la « Patagonia rebelde », les films de Pino Solanas, il comprendra la violence de l'histoire de ce continent, dépecé, pillé par les occidentaux, Angleterre et USA en premier, suivi par la France et les autres.





C'est son ami suédois Pele qui lui avait fait découvrir Stephen Hawking et Christophe Galfard. Pele était vraiment quelqu'un d'extraordinaire. Ils s'étaient rencontrés comme les marins se rencontrent, un jour sur les quais de Sète. Pele était sur son trois mâts, le « BLUE CLIPPER », qu'il avait dessiné, construit et essayait d'exploiter. Ils étaient devenus amis, c'étaient deux marins qui parlaient le même langage, même si Pele était suédois et lui français. Ils se reverraient souvent, à Sète évidemment, mais aussi à Marseille, à Saint Tropez, à Göteborg, à Nanaïmo, à Oslo... Ils avaient bien souvent fréquenté les mêmes ports, les mêmes mers. Grâce à lui il avait commencé à s'intéresser à l'univers, à sa création, il avait compris que tout le reste n'était que futilité, que les religions n'étaient que des contes pour enfants, ou des instruments de pouvoir. La réalité gisait dans cette immensité qui nous entourait et dont nous ne comprenions que bien peu. Les minuscules terriens que nous étions étaient totalement insignifiants dans l'univers, nos petites guéguerres terrestres étaient tout simplement ridicules, nous pouvions disparaître d'un moment à l'autre sans rien changer au fonctionnement des galaxies. Nous étions nés des poussières de l'univers, et nos

poussières se retrouveront un jour, dans des millions d'années, dans d'autres corps célestes qui 'n'en garderont pas la mémoire, et tant mieux.

Ils échangeaient leur lectures, « Six degrees » de Mark Linas, « Collapse », « Germs, Guns and Steel » de Jared Diamond, « Sapiens face à sapiens »... enrichissant chacun le savoir de l'autre, le diffusant autour d'eux, comme deux vieux sages au pied d'un fromager.

Dans sa maison de Torslanda il gardait le sextant de son grand-père, de son père et il savait qu'il laisserait le sien à son fils marin. Une lignée de gens de mer, digne des romans de Jules Verne, avec son grand père qui faisait la chasse au morse dans le Pacifique Nord, avec un certain Jack London comme matelot... Pele l'avait dissuadé d'apprendre le suédois, une langue mineure selon lui, mais cela ne l'avait pas empêché d'apprendre le norvégien, plus tard le danois, bien qu'ils ne se parlaient pratiquement qu'en anglais.

Souvent ils avaient rêvé de leur voilier voyageant dans l'espace comme un vaisseau spatial, vers une destination trop lointaine pour être imaginée, des vivres pour des années, leur animaux pour compagnons, la Terre dans leur sillage, seuls dans la nuit à veiller dans le noir absolu, dans le silence total... A voir d'encore plus près les étoiles, les planètes, à croiser le chemin des comètes... cap sur Alpha du Centaure, voiles solaires

déployées. Cela ne le changerait pas beaucoup des longs jours de mauvais temps où il ne sortait pratiquement pas sur le pont, son voilier bien réglé fuyant devant la mer déchaînée. Il se disait que ce serait plus calme, bien qu'angoissant, mais que pouvait il y avoir de plus terrifiant que les nuits d'orage où la foudre tombait de tous cotés, dans l'aveuglement des éclairs de plus en plus proches, ou que la trombe marine qu'il voyait se former, son buisson se faisant menaçant avant de se dissiper après de longues, longues minutes.

Il était encore gamin quand les russes avaient envoyé la chienne Laïka dans l'espace, puis cela avait été le tour de Iouri Gagarine, tendre héros de cette Union Soviétique alors au sommet de sa puissance, menée par un Nikita Khrouchtchev de légende. Neil Armstrong et Buzz Aldrin eux, seraient les premiers à fouler le sol de la lune, Baïkonour et la Nasa prendraient la suite d'Henri le Navigateur, l'humain tentera une nouvelle fois de coloniser, cette fois ci l'espace, sans croix ni missionnaires, sans « sauvages » à convertir.

Il pouvait maintenant voir la Croix du Sud presque chaque nuit, il ne s'en lassait pas, il se perdait dans les nuages de Magellan, essayait d'imaginer l'immense trou noir de notre galaxie. Le Centaure l'attirait particulièrement, il savait qu'Alpha, même s'il ne pouvait la voir, abritait Proxima Centauri *b*, la planète qui faisait

fantasmer les astronomes et dans laquelle il se disait qu'il serait bon d'aller, pourquoi pas. N'était-ce la question de la distance, du voyage, qu'y avait-il vraiment là-bas, l'homme y arriverait-il un jour ? Il préférait penser que c'était possible, se laisser une porte de sortie, imaginer leurs esprits ou leurs êtres sur Proxima Centauri *b*, ou ailleurs dans l'espace, libérés de tant de choses. Alain Damasio les avaient bien emmenés dans la banlieue de Saturne, alors pourquoi pas Proxima Centauri. Il aimait beaucoup cet auteur, qui sous couvert de science fiction faisait passer son message sur le monde d'alors et celui à venir.

Les humains avaient bien pensé aller sur Mars, sur ce caillou hostile qui ne pouvait que nous faire penser au devenir de notre planète maltraitée. Pour l'heure ce qui intéressait le plus les affairistes était de coloniser encore plus l'espace proche de la Terre, d'envoyer encore plus de satellites, de stations spatiales, gravitant maintenant autour de la lune, surtout pour contrôler encore plus l'humanité et accroître leur pouvoir. Il devenait difficile de regarder les étoiles sans que la myriade de satellites Space X ou autres viennent nous gâcher le spectacle. L'homme le plus riche du monde venait nous emmerder jusque dans nos rêves, l'espace se privatisait, ou du moins ils le croyaient, car au regard de l'univers ils n'avaient, eux comme nous, aucune importance.

La lune se colonisait, certains commençaient à penser que ce ne pouvait pas être pire que sur Terre, et ils avaient peut être raison, bien que les luttes futiles entre « grandes » puissances se faisaient jour. On pouvait maintenant, O miracle, utiliser son « smartphone » sur notre satellite naturel, alors tout était permis. Malgré tout la lune se militarisait aussi, elle n'avait pas bénéficié du même traitement que l'Antarctique et devenait le champ clos importé des luttes terrestres.

Après avoir bousillé la planète et ses habitants le tourisme se tournait lui aussi vers l'espace. Oh, pas pour aller bien loin, juste pour pouvoir dire qu'on y était allés, qu'on avait dépensé des sommes faramineuses pour quelques instants de bonheur. Il y avait bien sûr des ratés, des vaisseaux spatiaux qui s'écrasaient au décollage ou à leur retour sur terre, mais cela ne dissuadait pas ceux qui voulaient être considérés comme des héros.

Il aurait pu lui paraître paradoxal de penser à voyager dans l'espace, lui qui était si attaché à la Terre, à la nature, mais il ne pouvait se libérer de cette envie de découverte, de départ pour l'inconnu qui avait animé tant de « découvreurs » même si nombre d'entre eux étaient aussi mus par le désir de faire fortune ou de se faire un nom. Maintenant que l'homme avait pratiquement tout découvert sur Terre il était naturel de vouloir aller plus loin. L'homme, avec tous ses défauts, était un être

particulièrement curieux qui ne s'arrêterait jamais de chercher à savoir, à découvrir, à aller encore plus loin. La science repoussait sans cesse l'horizon, les savants nous expliquaient comment était né l'univers, les sondes spatiales, les télescopes nous en apprenaient chaque jour un peu plus. Les grands télescopes nous révélèrent des images à couper le souffle, des nébuleuses, des détails de Jupiter, des images de notre galaxie, des super novæ. Même si depuis notre petite planète bleue nous ne voyions pas grand-chose de tout cela, le simple fait de savoir que cela existait suffisait à son envie, bien imaginaire, d'entreprendre un tel voyage. La beauté n'était pas l'apanage de la Terre, elle régnait dans l'univers, beauté froide, transcendante, inquiétante, captivante. Devenir un nomade de l'espace, voyageant de planètes en planètes, de galaxies en galaxies, propulsé par les trous noirs ou d'autres attractions gravitationnelles, découvrir, rencontrer, frôler les franges de l'univers. Voyage sans retour, voyage intime, seuls face à l'inconnu, à l'incompréhensible, l'inimaginable.





Brume. Il ne pensait pas la rencontrer là, en plein Atlantique, si au Sud. Il ne risquait pas grand-chose, cela faisait des jours qu'il n'avait pas croisé de bateau, mais il mit quand même le radar en veille, alluma les feux, pas facile de se débarrasser des vieux réflexes. Il aimait la brume. A terre elle transformait tout, les paysages devenaient inquiétants, fugaces, magiques. Elle cachait la laideur des villes, limitait l'océan à quelques vagues dans une houle qui se brisait sur des roches qu'on avait du mal à bien discerner. En mer l'horizon se réduisait aux abords immédiats du bateau, les voiles ruisselaient, la nuit les feux se couronnaient de halos... Les vieux lui avaient appris à l'époque à reconnaître les premiers signes avant coureurs : l'humidité sur la lisse, la baisse de la température, les moustaches sur le feu de hune. L'angoisse des marins d'autrefois avait bien diminué avec l'avènement du radar, puis de l'AIS par la suite. Il en avait passé des quarts les yeux rivés au radar, quand ils remontaient la Manche sur les cargos à 20 nœuds, quand il fallait compter les bouées pour ne pas se perdre, le GPS n'existait pas alors, repérer les autres navires, les pêcheurs, quand ils fonçaient dans la brume sur les Grands bancs de Terre Neuve, en route pour le Saint Laurent, à guetter en plus les growlers qui pullulaient. A terre comme en mer elle s'accompagnait souvent de la corne de brume, long beuglement des phares, sirènes des navires se répondant, bouées cloche, bouées sifflet, tout un

arsenal pour percer le mystère du grand mur blanc, pour essayer de voir un peu plus loin que l'étrave. La montée d'adrénaline quand le voile se déchire soudain pour laisser apparaître la côte ou le navire traversier qui passe à contre bord pour disparaître presque instantanément. La houle était encore plus belle quand on ne distinguait que les crêtes qu'on s'empressait de prendre pour l'horizon, espoir vite évanoui par la vague suivante.

C'est sur les Grands bancs de Terre Neuve, à Saint Pierre et Miquelon ou en Manche qu'il l'avait le plus souvent rencontrée, mais elle apparaissait aussi en Méditerranée, et pas seulement dans le Déroit de Gibraltar. C'est là que les Capitaines qui n'avaient jamais quitté la Mare Nostrum devenaient fébriles et se faisaient surprendre. Quelquefois c'était juste l'abordage sans conséquence d'un navire au mouillage, d'autres fois, comme au large de Livorno cela tournera au drame, avec des centaines de victimes. La brume prenait alors la couleur du linceul.



« *Avec la mer du Nord, comme dernier terrain vague...* » chantait Brel, la mer du Nord n'était plus ce qu'elle était, il devenait impossible de naviguer sereinement au milieu de ces routes imposées, de ces plates forme pétrolières, et le pire de tout, de ces immenses champs d'éoliennes qui demandaient de longs détours. La mer nourricière, celle qui avait permis la subsistance de tous ces pays était devenue une immense zone industrielle où la nature était emprisonnée, réduite à sa fonction de bassin énergétique pour une humanité incapable d'économiser.

Ils l'avaient parcourue longtemps cette mer, que ce soit en cargo ou avec leurs propres bateaux, ils en savaient tous les pièges, les brumes et les tempêtes mais il s'était juré de ne plus y retourner, il ne la reconnaissait plus. Pourtant, que ce soit au Danemark, à Esbjerg qu'ils aimaient tant, caché au fond de son long chenal, paradis des phoques, avec les « Grands hommes » scrutant l'horizon depuis la plage, sur l'île de Texel avec ses moutons, ses moulins, ses polders et sa flotte de pêche et de caboteurs à voile, ils avaient pu ressentir au plus profond d'eux même la présence et la puissance de cette mer qui imprégnait tout, depuis les hommes jusqu'aux paysages terrestres qui l'entouraient.

La mer du Nord c'était bien sûr la route de la Norvège, ce pays magnifique où ils trouvèrent les deux

bateaux qui marqueraient leur vie de marins libres. Avec « MARS » ils avaient découvert le monde des architectes norvégiens du siècle passé, Colin Archer, Christian Jensen, Johan Anker, Bjarne Aas, les innombrables chantiers de l'époque construisaient de splendides bateaux en bois, capables d'affronter les glaces de l'Arctique comme « FRAM » et « MAUD », tandis que d'autres produisaient la série qui deviendra olympique des Dragons. Avec « KRISTIN » c'était l'essence même de la Norvège, ces caboteurs qui entretenaient la vie en reliant les fjords inaccessibles autrement que par la mer et que le « HESTMANDEN », seul rescapé de la Deuxième guerre mondiale, magnifique cargo plus que centenaire, avec sa machine alternative, restitue si bien. Là aussi la nécessité conjuguée à l'habileté de ce peuple de marins produisait des bateaux particulièrement marins, robustes et adaptés.

En fait ils ne connaissaient la Norvège que par la mer, mais comme toujours cela leur suffisait parfaitement. C'était la mer, les côtes et les marins qui les intéressaient, c'était leur monde. Ils avaient parcouru cette côte du Nord au Sud de nombreuses fois, avec l'un ou l'autre de leurs bateaux, ils avaient leur petits mouillages secrets, leurs ports favoris. Ils savaient où trouver les myrtilles l'été, savaient où mettre leur ligne pour pêcher la morue du dîner, c'était un pays où ils auraient aimé rester vivre encore plus longtemps. L'été l'absence de nuit dans le Nord leur permettait de naviguer toujours de jour, sans le

souci d'arriver au mouillage dans l'obscurité, ils posaient leur pioche quelquefois à trois heures du matin, en pleine lumière. Les aurores boréales, splendides symphonies muettes, illuminaient la longue nuit d'hiver, ils avaient vu le soleil se coucher pour la dernière fois pour le retrouver un mois plus tard, en harmonie avec le cycle solaire qui rythme notre vie. Les paysages étaient toujours grandioses, les hautes montagnes ruisselantes plongeant dans les fjords, les pentes vertes entourant les fermes, les bouleaux qui verdissaient en un seul jour au printemps, les rennes et les lièvres arctiques qui gambadaient sur les grèves, les élans dans les forêts. Pas étonnant que les montagnes aient des noms de trolls ou de divinités, tellement le paysage tourmenté des côtes semblait façonné par des géants. Ici la nature écrasait presque complètement l'humain, sentiment accentué par la faible densité de population, surtout dans le Norland. C'est cette même nature qui inspirait les artistes norvégiens, autant les peintres, les sculpteurs que les écrivains : Herbjørg Wassmo était leur écrivain favori et la lecture de ses œuvres les avaient fait entrer encore plus profondément dans l'âme norvégienne. Ils étaient allés retrouver ses racines dans l'église de Kabelvaag, avaient suivi sa trace dans les Lofoten et les Vesterålen. Grande dame, cette Herbjørg Wassmo, aussi grande que ces personnages, en particulier Dina, cette femme envoûtante qui domine ses romans. Les peintres norvégiens les impressionnaient tout

autant, que ce soit dans le Nord avec Eva Harr ou Munch dans le Sud. La Norvège était sans aucun doute le pays où l'art était le plus mêlé, de façon intime, à la vie quotidienne.

Un pays où le suprême hommage, au temps des vikings, était d'avoir son bateau comme sépulture, pour le dernier voyage.





Trois baleines, trois baleines bleues venaient de le croiser. Toujours le même plaisir intense autant que rare que de rencontrer ces animaux fabuleux, les plus gros existants sur terre. D'énormes rorquals, naviguant sereinement, leurs dos immenses luisant dans le soleil, leur souffle puissant qui les trahissaient. L'une d'elles avait sondé tout près d'eux, il avait pu voir les remous défilier le long du bord, il n'avait pas eu peur car il savait qu'elles l'avaient détecté, elles n'étaient pas agressives, juste curieuses.

Ses premiers rorquals il les avait vus en Méditerranée, où contrairement aux idées reçues les rorquals communs sont très nombreux. Ils font la joie des passagers des ferries transitant entre la Corse et le continent. Un de ses amis marins du Vieux port lui avait indiqué la fosse où on était quasi certains de les voir, à quelques dizaines de milles à peine dans le Sud. Les jours de beau temps, surtout au printemps, ils allaient passer des heures à la dérive à les attendre. Ils étaient rarement déçus et rentraient au port encore émerveillés de leur rencontre quand le regard de la baleine avait croisé le leur.

Par la suite ils en verraient toujours, quelquefois en pleine mer, le plus souvent le long des côtes, au Brésil, en

Colombie britannique, en Alaska, aux Malouines. Il leur arrivera même de les voir d'un peu trop près quand des jubartes les aborderont au passage des Abrolhos. Elles élevaient alors leurs petits et trop endormies pour les entendre étaient entrées en collision avec leur vieux « MARS » à trois reprises. Leur bateau avait montré sa robustesse, mais une grosse frayeur quand même, surtout quand une mère avait jailli sur l'arrière, son baleineau collé contre elle. Ils avaient dû se résoudre à mettre le moteur en marche pour qu'elles les entendent malgré le bon vent de travers qui soufflait. A part en Alaska où une baleine à bosse avait semble-t-il essayé de les intimider en breechant de plus en plus près, leurs rencontres étaient paisibles. Les australes étaient les plus facétieuses, curieuses, restant quelquefois de longues minutes la queue en l'air, la tête vers les abîmes, d'autres fois c'étaient les rorquals de Rudofphi dans le Beagle, si fins et élégants, et même à Langlade où les rorquals de Minke n'hésitaient pas à s'approcher à quelques mètres du mouillage, faisant le tour de leur voilier.

Un de leur plus beau moment fut de voir trois jubartes caracolant de concert, croisant leur route, plongeant au dernier moment pour ressortir de l'autre bord, trompetant joyeusement comme lors d'une chasse à courre, le tout d'une puissance et d'une grâce incroyable qui les avaient laissés médusés.



A voir ces gentils monstres gambader dans la nature il ne pouvait s'empêcher de penser à tout ce que l'homme leur avait subir, les tueries organisées depuis que l'homme s'était senti assez fort pour les affronter. Au début seul l'instinct de survie guidait les humains face à cette manne venue des flots. Les inuits, les indiens des caraïbes, les polynésiens, les yaghans dépendaient de la chasse ou de l'échouage des cétacés pour leur survie, tout comme les irlandais de l'Île d'Aran des requins pèlerins. Par la suite l'abondance de ressource pour un seul animal sera la base d'une industrie qui fera la fortune des américains de New Bedford, des norvégiens, des islandais, russes et japonais. Dès lors il ne s'agissait plus de se nourrir mais de tuer pour faire de l'argent. Époque glorieuse bien sûr, qui ne connaît Moby Dick et son Captain Achab, Frank Bullen et « La croisière du cachalot » ? Et ce n'est que lorsque les gains diminuèrent, vu que la « ressource », comme on l'appelle si gentiment, s'effondrait, que l'on mit fin, ou presque, à cette industrie destructive. Même aux Açores, où la chasse était glorifiée parce que courageuse, se faisant avec des baleinières armées à l'aviron, l'industrie baleinière rapportait peu, la viande des cachalots, une fois extraite l'huile, transformée en aliment ou en engrais n'intéressait pas grand monde. Quand ils avaient visité ces usines, à Pico et à Faial, ils n'avaient pu s'empêcher de penser aux camps de la mort,

ces structures dédiées à la tuerie, à l'extermination et à la transformation des corps en produits industriels.

L'humain était décidément un drôle d'animal, le seul pratiquant la guerre, même si des chercheurs avaient réussi à dénicher quelques bandes de chimpanzés capables de conduire des raids guerriers. Tuer fait partie de l'homme. Non pas seulement tuer pour manger, ce qui peut se comprendre et s'accepter, bien que nous soyons un des rares animaux à pratiquer l'élevage, c'est à dire engraisser, quitte à cajoler, pour ensuite égorger et déguster. Les indiens caraïbes faisaient encore mieux, engraisant leur prisonniers humains pour les manger une fois à point. Nous sommes bien loin du chasseur cueilleur, bien loin des animaux qualifiés de sauvages et dangereux, comme les requins ou les fauves d'Afrique. Même les orques, connues pour leur ingéniosité et leur cruauté se contentent volontiers des harengs qui tombent des bateaux de pêche norvégiens, et ne s'intéressent pas aux baleines qui participent au festin.

Non décidément l'instinct de tuerie n'appartient qu'à l'homme. Tuerie gratuite ou poussée par la haine, mais tuerie de toutes façons. « Plaisir » de la chasse, du « combat de toro », guerre à outrance, jeux vidéos, il ne s'agit que de tuer, d'exterminer. L'histoire de l'humanité n'est qu'une longue succession de massacres, de guerres, d'invasions, de menaces, d'exécutions. L'industrie de

l'armement soutient l'économie de nombre de pays « civilisés », avec de bons pères de famille qui fabriquent sans états d'âme les armes qui anéantiront de pauvres gens, des enfants, des femmes et des vieillards à l'autre bout du monde. Il faut bien manger disent-ils, oui, tuer pour manger ? Il serait bien ingénu de penser que l'humanité prendra un autre chemin, on n'était pas prêts de s'extirper ce gène meurtrier, faudrait il encore qu'on en ait envie.

*« Voici venir la bête à la queue aiguë,  
qui passe les monts, qui brise armes et murs,  
voici celle qui infecte le monde ! »*

*Dante, L'Enfer XVII*

Ainsi le monde de demain risquait fort de ressembler à celui d'aujourd'hui et d'hier. Les grandes puissances continuaient de s'affronter, la Chine devenait menaçante maintenant que l'aveuglement cupide des financiers hérauts de l'ultra libéralisme l'avait propulsée au rang de premier fournisseur de la planète.



Curieusement, il ne s'était jamais senti étranger, où que ce soit dans le monde. Bien sûr il lui était difficile de cacher sa couleur de peau quand il était en Afrique, où les enfants l'appelaient toubab, quand ce n'était pas branco, en Amérique du Sud c'était gringo, mais même comme cela il n'avait pas conscience d'être étranger. Il lui suffisait de savoir qu'il était un humain parmi les autres, avec certes une histoire différente, un passé et une culture autre, mais avec des sentiments et des besoins semblables.

Né par hasard en Normandie, il n'avait pas l'impression d'être normand. Les longues années passées en Bretagne ne l'avaient pas rendu breton et après plus de 30 années passées à Marseille il n'était toujours pas marseillais. Il n'y avait qu'à Paris, quand il était adolescent, qu'on ne lui demandait pas d'où il était, et pour cause, la quasi totalité des habitants de la capitale étaient de toutes façons venus d'ailleurs. Quand on lui demandait d'où il était il répondait : « d'un peu partout », même si son arbre généalogique remontait à un petit village bourguignon, il y avait plus de cinq siècles auparavant. Il ne croyait ni au droit du sang, ni au droit du sol, en cela il était intrinsèquement nomade, et les paroles de Georges Brassens n'en prenaient que plus de sens pour lui :

*« ....Les imbécil's heureux qui sont nés quelque part.  
Mon dieu, qu'il ferait bon sur la terre des hommes  
Si on n'y rencontrait cette race incongru'.... »*

Il avait compris que le chauvinisme faisait bien trop souvent le lit de la xénophobie, puis du racisme, puis du reste. L'humain ne pouvait en aucun cas être propriétaire de la terre, seule l'histoire faisait que l'un ou l'autre se trouvait à un moment donné sur le coin du globe qu'il occupait. Cela ne lui donnait qu'un seul droit, imprescriptible celui là : de vivre en paix, simplement cela. L'humain n'avait qu'à lever les yeux, regarder le ciel et l'espace : là il n'y a aucun droit, seules les lois de la physique et de la chimie règnent, rien d'autre, il n'y a pas de morale, de préséance ou quoi que ce soit. Il n'y a que le hasard, le moment présent. Le passé appartient à tous, le futur à personne.

Nomade. Ce simple mot le ramenait non seulement à sa condition, celle qu'il avait choisie, mais à tout un monde qui lui était essentiel. Il lui suffisait de penser que l'humanité avait tout d'abord été nomade, que c'est ainsi qu'elle était partie d'Afrique pour essaimer sur toute la surface de la planète, que les humains, alors qu'ils se sédentarisaient restaient toujours tributaires des caravanes ou des bateaux pour la diffusion des idées et des nouvelles en même temps que pour l'acquisition des richesses venues d'ailleurs, de mondes lointains et

merveilleux. La civilisation est née de la sédentarité, de l'élevage disent les scientifiques, mais sans les invasions et les caravanes, sans les peuples nomades, la civilisation aurait vite sombré dans la consanguinité des esprits, et du reste.

N'être de nulle part, être toujours d'ailleurs, c'est ce qu'il était et désirait, et pour cela son cher « MARS » remplissait parfaitement son office, son voilier centenaire faisait rêver et le classait immédiatement comme venu de l'autre côté de la mer, ou « de l'autre côté de la colline », comme disait Jacques Brel. Cela lui avait toujours paru essentiel, savoir qu'à n'importe quel moment il pourrait s'arracher à la terre et retrouver l'immensité de l'océan, retrouver la solitude, la liberté, même quand il pensait avoir trouvé enfin le « paradis », l'île merveilleuse dont tous les marins rêvent avant finalement de reprendre la mer.



On s'était mis à réécrire l'histoire, déboulonner les statues, tentatives futiles qui n'épargnaient personne, ni les gouvernements, ni les différentes mouvances et groupes sociaux. L'heure était à la dénonciation, à la délation, à la destruction. Les destructions avaient

pourtant déjà fait leur lot de victimes mais plutôt que d'essayer de savoir et de comprendre il fallait maintenant accuser, clouer au pilori. Ce qui était de l'ordre de l'histoire récente pouvait facilement se comprendre, par contre cela devenait beaucoup plus difficile à accepter quand on remontait à des siècles en arrière, quand on se mettait à reprocher aux descendants des auteurs des tueries et atrocités de l'histoire les fautes de leurs aïeux. Il aurait été plus simple d'éduquer, d'étudier, de comprendre pour se libérer de l'histoire officielle que chaque pays, chaque pouvoir politique ou religieux, ce qui revenait au même, avait toujours concocté pour faire tomber les tensions, reconnaître que les uns avaient largement abusé des autres et faire en sorte que cela ne se reproduise pas. La ghettoïsation, la racialisation ne menaient pas loin, juste un peu plus d'incompréhension, de haine et de violence, rien de ce qu'on avait vraiment besoin.

Quand on ne réécrivait pas l'histoire on la transformait ou on la présentait sous un jour meilleur. C'est ainsi que les bagnes étaient devenus des attractions touristiques, bien après leur fermeture et malgré le désir de quelques esprits dérangés de les rouvrir. A Ushuaïa on pouvait ainsi se faire photographier dans la cellule de Simon Radovitsky, à l'Île du Salut on se promenait de pavillon en pavillon, y compris celui des fous, au milieu d'une nature qui n'arrivait pas à faire oublier l'horreur de

la relégation. A Saint Laurent du Maroni, une fois passée l'excitation de la visite de la cellule de Papillon on retombait vite dans la noirceur du quotidien de ces hommes condamnés à finir leur jours dans la promiscuité bestiale qu'on leur offrait. Les bagnes avaient été fermés, en grande partie grâce à l'action d'Albert Londres, lui qui avait aussi dénoncé les ignominies françaises en Afrique, au Congo Brazzaville, quand il s'agissait de construire les lignes de chemin de fer. De quoi se poser des questions sur les « bienfaits » de la colonisation. Et du maintien de l'ordre.

Pourtant la Guyane ce n'était pas que cela. C'était d'abord la collision de cultures totalement opposées et qui contre toute attente ne cohabitaient pas si mal que ça. Les indiens Kalina côtoyaient les descendants de bagnards, les noirs marrons dont les ancêtres esclaves s'étaient échappés et avaient réussi à se reconstruire, là où les blancs ne pouvaient pas aller les chercher, les monges venus récemment du Laos qui s'étaient emparés des cultures maraîchères et tenaient les marchés, les surinamais, les brésiliens qui n'avaient eu qu'à traverser un fleuve, et au milieu de tout ça une administration française qui essayait de gérer cet immense pays comme la métropole, sans grand succès d'ailleurs, tellement la Guyane était un pays de non droit. Le long du fleuve Maroni les criques abritaient des villages kalina qui reproduisaient leur mode de vie ancestral, avec des



maisons communes, loin de tout fatras administratif. Les parents de certains d'entre eux avaient été exhibés lors des Expositions coloniales de Paris, montrés comme des bêtes sauvages pour le profit de la populace et de quelques organisateurs véreux. Ils n'en gardaient ni honte ni rancune, mais ils voulaient que cela se sache, ils n'oubliaient pas.

Ailleurs on s'était mis à construire des murs pour séparer les peuples, se protéger des envahisseurs, à croire que l'efficacité de la grande muraille de Chine était toujours d'actualité, ou peut être pour éviter que l'histoire ne se répète, tellement l'autre, le migrant, le réfugié faisait peur. Les israéliens avaient suivi les méthodes de leurs anciens bourreaux avec leur ghettos, le rideau de fer, le mur de Berlin, en construisant « leur » mur, ce qui leur permettait surtout d'annexer encore plus de territoires. Les États Unis faisaient le leur pour éviter que les mexicains ne viennent peupler la terre qui leur avait été volée... Ils poussaient partout, en Turquie, en Pologne, en France à Calais où les migrants étaient pourchassés et violentés par les forces de l'ordre, au mépris de toute humanité.

Thor Heyerdahl, dans sa grande sagesse, écrivait :

*« Borders ? I have never seen one. But I have heard they exist in the minds of some people. »*

On se comportait avec les humains comme avec les oiseaux migrateurs, dès qu'ils étaient trop nombreux on se donnait le droit de les chasser... Pauvres oiseaux, pauvres migrants, on ne leur laissait même pas le temps de souffler qu'il fallait qu'ils repartent déjà. Les oiseaux parcouraient des distances inimaginables chaque année, à la force de leurs seules ailes, et on venait les tuer quand ils pouvaient enfin se reposer. Les migrants risquaient leur vie, et bien d'entre eux la laissaient même, et à peine arrivés ou secourus on leur fermait la porte, on les renvoyait à leur destin. Même traitement des forts face aux faibles, même traitement des riches face aux pauvres.





Leur errance les avait menés dans le Pacifique, il voulait que Jeanne connaisse la Colombie Britannique où il était déjà allé, il y a bien longtemps, en cargo. Il voulait lui montrer les grèves où les troncs d'arbre viennent s'échouer, loin du cliché des plages des Caraïbes. Il avaient fait leur entrée à Nanaïmo avec leur vieux « MARS », ils restèrent plus d'un an à écumer cette côte extraordinaire. La vie sauvage, même près des villes, foisonnait. Ils passaient leur temps à observer les biches, les racoons, les hérons au nid dans une immense héronnière, les aigles perchés au faite des arbres. Dans l'eau les phoques voisinaient les lions de mer, les loutres, les saumons n'étaient jamais très loin. Les indiens non plus, gardiens de leurs réserves, pêcheurs dans leurs ports où l'on trouvait toujours une place pour s'amarrer, avec les ours noirs qui patrouillaient dans le village à la nuit tombée. Parfois des loups, à la queue leu leu quand ils partaient en maraude. Dans de nombreux villages la « Long House », certaines aussi belles que celles du passé, avec leurs énormes piliers en red cedar, surmontés de sculptures à l'effigie du clan, l'âtre central, une magie toujours vivante, l'impression de faire un bond dans le passé. L'île de Vancouver, qui s'appelait Ile de Vancouver

et Valdés à la suite du traité de Nookta, mais les britanniques s'empresseront d'oublier le nom de l'explorateur espagnol, était sans doute la plus riche pour eux. Sur la côte Ouest, peu visitée, la plus belle, la plus sauvage, ils avaient tout le loisir de traîner de mouillage en mouillage, Columbia Cove, Nuchatlitz, Hot Springs et tant d'autres. Tout au Nord Alert Bay, île indienne, foyer culturel des « premières nations », où les totems se dressent devant presque toutes les maisons, quand ils ne montrent pas la fierté d'un clan ils peuplent les cimetières, en dernier hommage aux disparus. Le musée, s'il ne peut rivaliser avec le Museum of Antropology de Vancouver possède la collection la plus authentique dont les indiens sont les gardiens.

Dès qu'ils quittaient le dédale d'îlots, de passages aux courants violents, les fameux « rapides », les plongeurs, alques, guillemots, macareux, loutres de mer apparaissaient, les baleines se faisaient plus nombreuses, et la nuit au mouillage les appels des bernaches se confondaient avec la plainte du loon.

Il lisait tout ce qu'il pouvait pour pénétrer encore plus l'histoire de ces peuples, il en apprenait chaque jour un peu plus sur l'histoire, ou les histoires tant controversées de ces premiers habitants, Salish, Nuuchahnulth, Haïda, Tlingit, Tsimshian... Il savait que l'explication simpliste d'une seule migration venue d'Asie,

il y a 11 500 ans, transitant par le détroit de Béring ne suffisait pas à expliquer le peuplement de cet immense continent. Beaucoup d'entre eux étaient certainement venus par la mer, bien longtemps auparavant, et si les Taïwanais avaient pu peupler toutes les îles du Pacifique, d'autres peuples asiatiques avaient de toute évidence entrepris les navigations qui les mèneraient aussi loin que le Mexique ou le Chili. Louise Levathes, historienne incontestable, en était convaincue et reléguait la prétendue découverte de l'Australie par Cook au rang des histoires pour enfants.

Plus tard il ferait le lien entre l'arbutus, arbre sacré des peuples d'Haïda Gwaii, qui les avaient sauvés du déluge lorsque qu'ils s'étaient amarrés à ses branches et le canelo des yaghans, qui colportaient la même légende, comme si une mémoire commune les habitaient. Deux arbres au même feuillage, à la même écorce rouge, à des milliers de milles de distance, l'un tout au Sud, l'autre tout au Nord, racontant la même histoire que celle de Noé sur son arche.

C'est à Nanaïmo qu'ils avaient fait la connaissance de Tim, Tim Lander, street poet, géant aux bras tatoués, cheveux blancs et barbe de prophète au vent, qui hantait les rues de la ville avec sa flûte et son chien Doggy. Ils étaient devenus amis, écoutant cet homme extraordinaire leur raconter sa vie d'orphelin anglais, envoyé encore

adolescent en Birmanie pour faire le démineur sur les chantiers des chemins de fer, ingénieur, des enfants, qui avait un jour choisi de vivre de sa poésie qu'il vendait pour quelques pennies, procurant des instants de bonheur aux passants ou clients des cafés. Il vivait dans une sorte de foyer sorti tout droit de « Cannery row » de Steinbeck, et ramait chaque jour jusqu'aux îles de la baie pour retrouver les grands arbres. Ils l'avaient applaudi le jour où il avait pu déclamer ses poèmes lors d'une petite fête donnée en son honneur, ils s'écrivaient toujours, j'aime les cartes postales leur avait-il dit.

Ils firent cap au Nord, quittant à regret Nanaimo, profitant des chenaux et mouillages le long de leur route, guidés par Wylie Blanchet et son admirable « The curve of time », Squirrel Cove, Octopus islands, Growler Cove et ses ours, God's pocket, Fury Cove, Pruth bay et l'Hakaï Institut, véritable université nichée dans les îles, entourée de plongeurs catmarin, chevaliers, loups et grenouilles des arbres. La nature explosait, les lichens se faisaient peintres, sculpteurs, les aigles nichaient, les baleines soufflaient, plongeaient, les orques patrouillaient, les cascades regorgeaient de truites, les saumons remontaient leur rivière natale, les corbeaux étaient amoureux, et c'était Prince Ruppert, ville frontière où se dresse un drôle de temple japonais abritant une simple barque de pêche, japonaise, arrivée un jour vide de son marin, montrant si cela était nécessaire que des bateaux et des hommes

avaient pu arriver sur ces côtes par la mer, il y a des milliers d'années.

De l'autre côté, en Alaska, la sœur jumelle, Ketchikan, encore imprégnée de l'aventure des chercheurs d'or en route pour le Yukon ou le Klondike, où la fortune quelquefois trouvée partait vite en fumée...De petits villages, isolés, beaucoup de pêcheurs. Les bateaux de pêche, qui arment à la senne à la saison du saumon sont magnifiques, ils n'ont rien à envier à de super yachts. On pêche souvent en famille, embarquant femmes, filles et garçons, oncles et cousins. Les villages indiens, comme Hoonah, les accueillent, la culture des indiens Tlingit est très présente, elle n'a pas sombré dans le folklore, les artistes de maintenant n'ont rien à envier aux anciens. Le paysage se transformait, les montagnes grandissaient, les glaciers faisaient leur apparition, les grizzlis aussi, les habitations se faisaient plus rares, les villages ou les villes centrées sur la pêche. Le saumon est roi ici, en quelques mois les fortunes se font, à la senne, au filet ou à la ligne, avant de laisser la place au halibut et au king crab.

Au bout du golfe d'Alaska l'Hinchinbrook Passage garde jalousement l'entrée du Prince William Sound, merveille de la nature, où les glaciers vèlent dans la mer sur des dizaines de milles, véritable paradis des baleines, orques, phoques, loutres, saumons... Nature sauvage qui engloutira presque Whittier dans un tsunami géant mais

qui résistera à l'ignominie de l'échouage de l'« EXON VALDEZ » et de ses 40 000 tonnes de pétrole brut. La mer est dure dans le golfe, les dépressions s'y installent pour plusieurs jours et il leur faudra s'abriter à Yakutat, tout près du glacier Malaspina dominé par les sommets enneigés du Mont Logan, tout près des ours, dans un Alaska moins connu, loin de la richesse du Sud ou d'Anchorage.



Le Pacifique, c'était bien sûr pour eux comme pour tant d'autres, la Polynésie. Mais pour y arriver il avait fallu passer Panama et son canal. Ce n'était pas la première fois pour lui, il l'avait fait plusieurs fois en cargo, mais c'était une première pour « MARS » et Jeanne. Ils avaient renoncé à le faire avec « KRISTIN », les frais de passage étaient trop lourds pour le maigre fret qu'ils pouvaient espérer trouver de l'autre côté. Leur voilier leur avait paru bien frêle face aux mastodontes qui franchissaient les écluses en même temps qu'eux, mais la magie du canal opérait, les mules guidant les navires, les écluses monumentales qui avaient coûté la vie à quelque 40 000 ouvriers venus de tous les coins du monde, un certain Paul Gauguin avait failli être du lot, la nuit au



mouillage dans le lac de Gatun à guetter les crocodiles, les seuls qui ne paient pas le passage, leur avait dit le pilote, la descente vers le Pacifique après le passage de la Culebra.

Ils avaient eu la chance que les vents leur permettent d'atteindre l'Île de Pâques. C'est une promesse qu'il avait fait à Jeanne, lui montrer les moais tels qu'elle les avait vus en rêve. Le rêve s'était réalisé et au petit matin elle avait pu les contempler depuis leur mouillage d'Anakena qu'ils avaient rejoint dans la nuit noire. Ils n'avaient pas pu s'attarder, le vent allait tourner mais ils avaient pu s'en mettre plein les yeux, voir les chevaux sauvages galoper à deux pas de ces vestiges qui les dévisageaient du haut de leur piédestal.

Un peu plus loin un autre lieu mythique les attendait : Pitcairn ! Fletcher Christian avait bien choisi son refuge, dès que la houle était un peu trop forte il devenait impossible d'aborder sur ce caillou perdu au milieu de l'océan. Leur « MARS » mouillé par vingt mètres de fond sous le vent de l'île, c'est un « taxi » qui était venu les chercher, un canot mené par un îlien tatoué comme le maori qu'il était. Son adresse sur la crête des lames leur avait permis de découvrir ce qu'ils ne connaissaient que par les histoires, les films et les légendes. Une quarantaine d'habitants, cornaqués par quelques néo-zélandais installés ici pour prélever les taxes

et faciliter l'approvisionnement de la colonie par la Nouvelle Zélande, un pasteur adventiste du 7ème jour pour perpétuer la tradition instaurée par John Adams, une impression d'incursion dans l'histoire, la réalité d'une des communautés les plus isolées du monde. Ils avaient rejoint leur voilier chargés de fruits et légumes frais, la tête pleine d'images qui les hanteraient pour longtemps, la tombe de John Adams, heureux homme qui vécu seul au milieu de tant de femmes, les pentes boisées domaine des chèvres, les jardins en fleurs, les visages de ces êtres dominés par leur passé. Ce passé, il était loin d'être rose, il avait commencé par une série de meurtres effroyables qui laisseront par miracle John Adams vivant, bien que blessé, aux milieu des tahitiennes survivantes. Puis la nature avait fait le reste, plusieurs femmes étaient enceintes d'autres hommes et la petite communauté grandit sans trop de problèmes de consanguinité jusqu'à ce que les anglais découvrent, 30 ans plus tard, le repaire des mutins de la « BOUNTY ». Entre temps le Captain Blight réussissait une navigation d'anthologie sur le canot qu'on lui avait laissé, montrant que s'il n'était pas un très bon Capitaine, c'était un excellent marin.

Encore un peu plus loin c'était la Polynésie française, les Gambiers où ils restèrent quelques temps avant de poursuivre vers les Marquises. Elles étaient riches les Gambiers, riches des huîtres perlières qui faisaient la fortune de quelques îliens, à l'écart en principe

des cyclones c'était un endroit encore préservé du tourisme, seuls quelques voiliers et la « goélette » les fréquentaient. Les enfants les avaient invités à la fête de leur école, ils avaient cueilli avec eux les pamplemousses et les citrons dans le jardin du curé. La mairesse aurait voulu que les habitants de Pitcairn soient rattachés à la Polynésie française, ce qui était leur vœu et logique, mais il était aussi difficile d'arracher un bout de territoire à la Couronne d'Angleterre que d'enlever un os à un pitbull.

Ce furent les Marquises, ces îles que personne ne peut imaginer sans penser à Jacques Brel. Les marquisiens ne l'avaient pas oublié, lui et son avion Jojo qui prenait l'air dès qu'ils en avaient besoin, ils lui ont fait un musée, tout près de sa tombe au cimetière d' Hiva Oa qu'il partage avec Paul Gauguin, autre amoureux de ces îles jusqu'à y mourir. Fatu Hiva et sa baie rebaptisée Baie des Vierges alors que c'était la Baie des verges pour les marins qui avaient reconnu d'énormes phallus dans les colonnes volcaniques monumentales qui accueillent les navires... Thor Heyerdal avait commencé sa vie aventureuse sur cette île, de l'autre côté des montagnes, essayant de vivre de la seule nature avec sa jeune épouse Liv. L'expérience, décrite dans « Back to nature », tournera court au bout de six mois, réfugiés dans une grotte avec la peur, justifiée ou non, de finir rôtis à la broche. Le passé de ces îles avait été tumultueux, peuplées, comme toutes les îles du Pacifique par des taiwanais partis il y a quelques 4500 ans coloniser

d'abord l'Indonésie, puis peu à peu tout le Pacifique, pour terminer par Hawaï il y a plus de 1500 ans. Les Marquises s'étaient retrouvées surpeuplées, seules les guerres entre clans, souvent d'une vallée à l'autre, réduisaient alors la population. Le cannibalisme n'y était pas rare, sinon fréquent, et Blandine nous racontait que sa grand-mère, lorsqu'elle était enfant, n'entrait jamais dans une case pour demander du feu, mais se contentait de tendre un bâton pour recueillir une braise, de peur d'être dévorée. Les temps avaient changé, on leur avait donné du miel d'abeilles sauvages et ils étaient repartis les tapas de Désirée sous le bras et chargés d'un magnifique tiki, sculpté par Simon, qui deviendra le gardien de leur voilier.

Ils ne pouvaient qu'être admiratifs devant ces peuples de marins qui savaient naviguer en utilisant les étoiles, connaissant leur position en fonction des saisons, construire des cartes de vents et de courants avec de simples baguettes de bambou... Leurs catamarans leur avait permis d'embarquer suffisamment d'hommes, de femmes et d'animaux pour réussir leurs peuplements sur ce qui n'était quelquefois que de simples cocotiers émergeant d'un banc de corail.

A Nuku Hiva, c'est Herman Melville qui ajoutera à la célébrité du lieu en y désertant d'un navire baleinier. Il s'en tirera beaucoup mieux que Heyerdal, il écrira

« Typee », livre inspiré de son aventure, et peuplera son « Moby Dick, or The Whale » de personnages polynésiens.

En quittant la baie d' Hakatea, où le village regorge de fruits et de petits cochons nourris de bananes et de noix de coco, où le chemin qui mène à la cascade est une ancienne voie royale, jalonnées de tikis de pierre et de plateformes abandonnées, dans une vallée qui était autrefois, comme bien souvent aux Marquises, beaucoup plus peuplée, ils avaient jeté leurs colliers et couronnes de fleurs à la mer en espérant que cela les fasse revenir un jour.



Il avait découvert les États Unis d'Amérique au tout début de sa navigation au long cours. Après une tournée de tous les ports antillais ils avaient fait escale en Floride, dans un port industriel du nom de Panama City, alors encore bien loin du boom touristique et des barres d'immeubles du style qu'on trouve à Miami. Ils avaient chargé d'énormes rouleaux de papier avant de faire route sur Houston au Texas. Ce qu'il avait pu voir de l'Amérique d'alors l'avait marqué, la pauvreté éclatait au

grand jour dès qu'on s'écartait des centre ville, avec des baraques en tôle le long des routes en guise de bar où les déclassés venaient oublier leur misère à coups de cannettes de bière. Bien plus tard il retournera dans cet immense pays, une visite éclair à New York à décharger des produits chimiques sans pouvoir mettre le pied à terre, puis la route vers les Grands lacs par le Saint Laurent, le Sea Way et les énormes écluses du canal Welland qui côtoient les chutes du Niagara. Ils avaient fait escale à Sarnia, dans le complexe pétrochimique, là où son père venait souvent en tant que représentant d'une des plus grosses firmes de l'endroit à l'époque, la Polysar Corporation. Curieux destin que celui de son père, ingénieur chimiste qui avait commencé en Indochine, s'en était enfui dès le début la guerre d'indépendance pour continuer à travailler dans le caoutchouc en France. Par la suite il trouvera à s'embaucher pour les canadiens et pour cela étudiera seul l'anglais. Il se souvenait des leçons d'Assimil qu'il prenait dans son bureau alors qu'il était gamin, les 33 tours qui grésillaient sur l'électrophone et son père ânonnant ses leçons. Il arrivera pourtant à se débrouiller suffisamment bien pour décrocher un poste commercial de premier choix, se faisant de grands amis au Canada et aux États Unis, malgré son accent épouvantable.

Il n'avait pas encore lu Jim Harrison lorsqu'il avait navigué jusqu'au Lac supérieur mais cette navigation dans les grands lacs américains l'avait émerveillé. Aux Mille Îles c'était la première fois qu'il naviguait en cargo si près des habitations, ils avaient le temps de tout détailler, les coquettes maisons en bois, les jardins, le linge qui séchait, les gens qui leur faisaient de grands signes, ils pouvait même imaginer leur vie, leur histoire.

Il était retourné aux USA sur la côte Pacifique, lors d'un voyage en porte conteneurs cette fois ci, Los Angeles, San Francisco, Portland, Seattle, jusqu'à Victoria et Vancouver en Colombie Britannique. Déjà à l'époque il dévorait Steinbeck, Faulkner et Hemingway, puis vinrent Paul Auster, Don De Lillo, Siri Hustvedt, les new yorkais, vite remplacés par Cormac Mac Carthy, Jim Harrison, Ken Kesey, le grand écrivain de l'Oregon et son inoubliable « One flew over the Cuckoo's nest », Frank Norris et « The Octopus » et le plus grand selon lui, Russel Banks. Ils étaient bien loin de cette nouvelle espèce d'écrivains français qui écrivaient pour écrire, pour « faire de la littérature », à tel point qu'il suffisait que l'un ou l'une ait gagné un prix littéraire pour qu'il s'abstienne de le lire. Les Nord américains, comme ceux du Sud le touchaient beaucoup plus profondément. Ils avaient quelque chose à dire, à raconter, leurs romans prenaient aux tripes, difficile

de faire plus envoûtant que « Cloudsplitter » ou « 2666 » de Roberto Bolaño ! La littérature américaine était aussi géante que le continent qui la portait.

Avec »MARS » ils étaient retournés à San Francisco qui restait l'endroit le plus extraordinaire de la côte Ouest. Ils avaient fait leur entrée sous le Golden Gate vent arrière, à contre courant, escortés de kyte surf plus fous les uns que les autres, un hélicoptère était de la partie, les porte conteneurs aussi. Oakland les avait impressionnés. Cette ville noire était particulièrement gaie, les familles se pressaient au restaurant pour fêter n'importe quoi, le « Last chance bar » les ramenaient au temps de Jack London et il aurait bien voulu voir son « SNARK » à couple de « MARS », ils auraient eu beaucoup de choses à se raconter. Malgré ses côtés délibérément touristiques San Francisco restait avant tout un port mythique, avec de vrais navires comme le « JEREMIA O'BRIEN », liberty ship qui se permet de naviguer encore régulièrement, des musées consacrés aux grands voiliers qui fréquentaient la baie au temps pas si lointain de l'âge d'or de la voile. Il n'y avait pas que dans les chansons que San Francisco faisait rêver. Pour tous les marins d'alors c'était une destination longtemps attendue, chèrement payée, ou l'aventure changeait parfois de cap pour aller se perdre dans le Klondike ou le Yukon. Fièvre de l'or, rêve de richesse,



besoin de se sortir d'une vie de misère, beaucoup d'appelés, bien peu d'élus. Pour eux marins, ils se sentaient chez eux, dans un monde qui leur appartenait, surtout quand ils dégustaient assis sur le quai leur homard cuit par des cuisiniers chinois ou se baladaient dans le quartier tout autant chinois. A cela s'ajoutait le spectacle de la brume envahissant la baie, faisant disparaître Alcatraz, puis le Golden Gate, masse mouvante qui effaçait les grands porte conteneurs qui se croisaient dans le chenal. La brume qui précipitera le jeune Humphrey dans les eaux glacées de la baie et l'embarquera dans l'aventure du « Sea Wolf » de Jack London.



En route pour le Costa Rica il leur avait fallu s'arrêter au Mexique, ils avaient été trop optimistes sur la fin de la saison des cyclones et avaient du se réfugier au Cabo San Lucas, bien des années après que Bernard Moitessier y perde son bateau, puis La Paz en mer de Cortez, où les requins baleine viennent se faire admirer, caresser même. La Paz où la plage s'orne d'un poème écrit dans le bronze,

*El Viejo... y el mar ?*

*Tengo un barco de papel  
Está hecho de una página  
en la que escribi mis ilusiones.  
No tiene anclas ni tiene amarras.  
Quiero navegar en el,  
de los siete mares ; en el octavo  
donde sé encallaré en el puerto anhelado.  
...ha visto alguien brillar la luz de su faro ?*

**Guillermo Gomez**

où les artistes peignent des baleines psychédéliques sur les murs, où les cactus décorent le paysage. Le Chiapas était sur leur route mais ils avaient renoncé à s'arrêter, ils ne voulaient pas se replonger dans l'univers bureaucratique mexicain. Pourtant la lutte de ce peuple les

impressionnait par leur courage et leur clairvoyance, c'étaient de véritables résistants.

Les golfes de Tehuantepec et de Papagayo étaient restés fidèles à leur réputation mais ils avaient mis un point d'honneur à rendre visite à leur ami Christian à Bahia Samara, au Costa Rica. Marin comme eux il avait choisi de s'établir ici, d'y fonder une famille et une petite affaire de pêche sportive. Avec eux ils avaient vécu un moment au milieu des iguanes, singes hurleurs et autres racoons, préférant laisser les boas et les crocodiles à distance, profitant du spectacle des tortues venues se reproduire dans la baie. Un pays où la nature était préservée et, ce qui ne gâtait rien, dépourvu d'armée...





Il ne s'était jamais vraiment senti de son époque, comme s'il était décalé, pas en phase. Cela avait commencé tout jeune, quand il dévorait tout ce que la littérature avait pu produire concernant la mer et les bateaux, même les bouquins traitant de la guerre sur mer y passaient. Puis il avait découvert la voile, oh, pas la plaisance telle qu'elle évoluera par la suite, non, c'étaient des canots en bois, grésés au tiers, propulsés à l'aviron la plupart du temps. Ce qui lui plaisait c'était de tirer sur le bois mort, de hisser les voiles en coton et mettre les mains dans le coaltar quand d'autres évoluaient déjà sur des dériveurs modernes, rêvaient de régates, de jeux olympiques ou de traversées fabuleuses dans le sillage d'un Eric Tabarly. Être à la mode ne l'avait jamais intéressé, il n'avait jamais acheté une voiture neuve, ne roulant que sur des quasi épaves qu'on lui cédait pour rien du tout. Cela ne s'était pas arrangé quand il avait découvert « MARS », personne ne voulait d'un bateau en bois de cet âge quand pour le même prix on trouvait une coque en plastique qu'on n'avait pas à entretenir. Il n'y pouvait rien. Il n'était pas passéiste mais préférait les choses qui avaient une âme, bien difficile à trouver dans ce qui était fabriqué à la chaîne. Il aimait savoir que l'objet qu'il avait dans les mains avait une histoire, encore mieux

s'il connaissait celui qui l'avait fait. Il n'avait jamais été bien habillé, n'achetait un vêtement uniquement quand le précédent arrivait à lui faire honte, pas mieux pour les chaussures.

La société de gaspillage était pourtant à son apogée, il **fallait** dépenser, faire du shopping, montrer qu'on avait les moyens de s'acheter l'inutile, jusqu'à l'apothéose, les objets connectés, les smartphones de plus en plus luxueux, et chers bien entendu. Il était resté à l'écart des réseaux dits « sociaux », refusant catégoriquement de s'équiper malgré la pression de plus en plus forte de la société qui mettait à l'écart tous ceux qui refusaient ces instruments d'aliénation, non seulement aux grands groupes commerciaux et financiers, mais aussi aux états de plus en plus policiers et inquisiteurs. Il se souvenait de la remarque perfide d'un plaisancier français, rencontré au Mexique, lui rappelant les réactions affolées des paysans devant les chemins de fer et des locomotives à vapeur, les accusant de faire avorter les vaches dans les champs quand il lui faisait part de ses convictions, précurseur en cela d'un certain petit président comparant les partisans de la décroissance à des amish.

Les hommes confondaient progrès et innovation, oubliant que bien souvent il s'agissait avant tout de faire de l'argent, encore plus d'argent, ou bien d'étendre sa puissance en fabriquant des armes de plus en plus

performantes. Le troupeau d'autruches de l'humanité ne voulait pas le voir, ils ne regardaient que ce qu'on leur faisait miroiter. Ils oubliaient aussi que lorsqu'ils se servaient de ces fameux réseaux sociaux pour s'organiser autrement, combattre un régime en place comme lors des printemps arabes l'outil qu'ils utilisaient se transformait en arme pour les pouvoirs qui savaient, en même temps que les participants, tout ce qui se passait. On avait connecté tout le monde, l'anonymat avait disparu, il semblait bien que la liberté avait pris le même chemin.

Son voilier par contre, était devenu à la mode, du moins regardé et admiré, les régates et rassemblements de « classiques » y étaient pour quelque chose. Il n'avait pas eu les moyens, comme de riches, très riches propriétaires, de refaire son bateau à l'identique, et cela lui convenait parfaitement car il n'avait jamais eu l'intention de naviguer sur un bateau musée. Pour lui un navire devait avant tout naviguer, et être habité. Rien ne leur paraissait plus triste que le spectacle de ce qu'il était de bon ton d'appeler une « marina » où des centaines de bateaux espéraient les quelques jours où on les ferait naviguer, après les longs mois d'hiver passés dans une ambiance de cimetière. Il possédait tout le confort qu'il avait considéré comme raisonnable, son voilier étant sa seule habitation pour des dizaines d'années et s'il se sentait nomade il n'avait pas pour autant l'envie d'être un clochard. Il pouvait manœuvrer « Mars » seul mais ce n'est pas pour

autant qu'il s'était équipé de winchs électriques, de voiles à enrouleur ou autres artifices. Même le guindeau était manuel, et si souvent ils se relayaient avec Jeanne pour remonter la chaîne il se disait que cela les empêchaient de s'installer dans un confort dangereux, à la merci du moindre problème technique.

Les grands voiliers l'avait toujours fasciné et là aussi il avait ingurgité toute la littérature qui était passée à sa portée. Alors que la plupart des gouvernements abandonnaient peu à peu leur flotte marchande on s'intéressait à l'époque glorieuse de la marine à voile, les Cap Horniers étaient à la mode, on fantasmait sur cette époque où la France avait été, et de loin, le pays possédant la plus belle flotte de trois et quatre mats. Pas question pour autant de construire un grand voilier pour faire naviguer les jeunes et moins jeunes, comme l'avait demandé Michel Jaouen. Mais non, la belle maquette exposée au Salon Nautique n'y avait rien fait, on avait préféré construire une piste de bobsleigh qui ne servirait que le temps des épreuves des Jeux Olympiques d'hiver. Indécrottables les français, indécrottables. Déjà la Royale, quand à l'issue d'une glorieuse guerre mondiale avait reçu, comme dommage de guerre, le « GROSSHERZOGIN ELIZABETH », elle l'avait laissé pourrir peu à peu alors que le navire était arrivé à Brest intact, avec les bonnets des cadets allemands accrochés dans les postes. Il avait eu la chance d'y dormir dans un hamac, alors qu'elle était à

couple du « RICHELIEU » et s'appelait désormais « DUCHESSE ANNE », et qu'il découvrait la mer grâce au Père Yves Mesnard et l'association qu'il avait créée : « Jeunesse et Marine », bien avant qu'elle soit sauvée par des dunkerquois obstinés. Ce n'était qu'une habitude, une sale habitude, la France avait laissé pourrir une flotte entière de grands voiliers dans le canal de la Martinière, un véritable ethnocide, et quand il avait acquis « MARS » on démolissait les anciens thoniers au bulldozer en Bretagne, sur les plages de Collioure c'étaient les splendides catalanes qu'on brûlait.

Plus tard, bien plus tard si ce n'est trop tard, l'engouement pour ces voiliers magnifiques renaîtra mais sans jamais retrouver la splendeur d'antan. Les temps avaient changé, sans doute pour le mieux si l'on considérait les conditions de vie de ces marins dont l'espèce avait disparu, on n'acceptait plus que des bordées entières de matelots disparaissent dans un coup de mer pour le compte d'un armateur, mais on avait perdu des marins d'une trempe exceptionnelle, comme ce jeune Capitaine de 24 ans dont le navire faisait eau en passant l'Île des États, qui réussira à échouer son navire agonisant dans une minuscule crique des côtes des Malouines, sauvant ainsi la vie de ses hommes, comme un Joshua Slocum, qui pouvait se permettre d'aborder une plage aux Philippines, défricher la forêt, installer une scierie, puis un



chantier, y construire un voilier de charge et partir ensuite faire du commerce dans les îles.

Il avait trouvé de nombreuses similitudes entre sa vie sur « MARS » et la vie sur ces grands voiliers, non qu'il ait pu se comparer à ces marins d'autrefois, mais il avait découvert qu'il maniait la même surface de toile qu'un matelot sur un trois mâts, que sa liste de provisions de cambuse ne différait pas beaucoup de celle d'un long courrier, qu'il avait un chat pour chasser les rats et une poule pour fournir le capitaine en œufs frais ! Les sensations des marins il les ressentira sur le « BEL ESPOIR II », quand il fallait rentrer les focs sur le bout dehors, les doigts gourds dans les grains de neige, ou sur « BLUE CLIPPER », à grimper dans les chouques, mais il ne réalisera jamais le rêve de naviguer sur ces cathédrales de toile comme avait pu le faire Eric Newby sur les bateaux d'Erikson. Par bonheur la littérature ne manquait pas sur le sujet, depuis John Masefield, Richard Dana, Yves le Scall et tant d'autres qui le faisaient embarquer sur ces voiliers de légende.



Il s'enfonçait dans le Sud, les fronts froids étaient de plus en plus rapprochés, les périodes de beau temps se

faisaient rares, mais quand les nuits étaient claires elles étaient magnifiques. Là il n'était plus question de dormir. Il se calait pour s'imbiber de la splendeur du ciel austral, insensible au roulis, depuis plusieurs nuits une comète, peut être Q5 Mc Naught, mais il n'en était pas sûr, venait visiter la banlieue de notre univers, ajoutait à la magie du spectacle. Elle était bas sur l'horizon, bien plus bas que le Centaure, Jupiter lui tenait compagnie, il n'y avait que les aurores boréales pour lui apporter plus d'émotion, un plaisir intense qu'il partageait alors avec Jeanne.

Jeanne, elle, était constamment présente, il ne se rendait même plus compte qu'elle n'était pas à ses côtés, elle faisait tout simplement partie de sa vie. Il lui parlait, n'attendait pas de réponse, se tournait vers ses compagnons endormis, revenait à la contemplation du ciel immense et profond, le regard perdu vers le Centaure.





Tout avait commencé par un livre : « Qui se souvient des hommes », de Jean Raspail. Cela avait été une révélation, un destin qui les hanterait à jamais. L'histoire de ces indiens, Alacalufs, Yaghans, Onas l'avait profondément ému. Et les lectures s'enchaînèrent, tout y passa : Joshua Slocum, Francisco Coloane, Patricio Mans, Isabel Allende. Plus tard là bas au Chili leur boulimie de lecture sera satisfaite et les récits de Lucas Bridge, de Cristina Calderon, de Martin Gusinde, José Empereire et tant d'autres viendraient alourdir leur bibliothèque. Peu à peu une véritable quête de l'histoire des indiens d'Amérique, que ce soit du Sud ou du Nord, les conduira. Comprendre comment les peuples de cet immense continent avaient pu être quasi éliminés de leurs terres, comment quelquefois un simple ramassis de soudards s'était rendu maître de civilisations entières. L'histoire des Amériques, comme l'histoire tout court est malheureusement faite d'invasions, de conquêtes, d'exterminations. Et, comme dans bien d'autres lieux, ces exterminations se firent avec la bonne conscience des envahisseurs, sous le couvert de l'évangélisation, de l'éducation et autres fadaïses.

Ils étaient arrivés à Valdivia avec « MARS » après plus d'un mois de mer, première étape de leur long séjour

dans les eaux chiliennes, y avaient hiverné avant de rejoindre Puerto Montt et les canaux. Valdivia, qui portait le nom de celui qui avait « conquis le Chili », avec une poignée de soldats avant de finir découpé en lanières sur un poteau de torture... La seule fois peut être où la colonisation en Amérique du sud s'était faite à peu près à armes égales. Les espagnols n'avaient jamais réussi à soumettre les mapuches, repoussés au « Sud du rio Bio Bio » pour un temps, et qui continuaient à exister en tant que peuple. Même Pinochet n'avait pas réussi à les exterminer. Valdivia où tous les marins célèbres, enfin ceux du Grand Sud, avaient fait escale, Marcel Bardiaux, Willy de Ross, même leur amie Carmen y avait laissé ses traces ! A Valdivia ils étaient à la campagne, malgré le rio qui se jetait dans l'océan, permettant ainsi aux lobos de fréquenter le marché de la ville et disputer leur part aux cormorans. Les nombreuses brasseries trahissaient la colonisation allemande du 19ème siècle, les chiens erraient dans les rues, trouvant toujours de quoi manger et un coussin pour dormir sous les porches. Ils ne se montraient agressifs qu'envers les chiens des carabineros, splendides malinois qui passaient très fiers avec leurs maîtres, revêtus de leur manteau vert olive aux armes des policiers. Puerto Montt par contre n'était que maritime, la marée échouait les bateaux sur les rives vaseuses des bras de mer, les échoppes s'agglutinaient sur le port, cordon ombilical de l'Île de Chiloe. Il avait eu la surprise d'y

retrouver un cargo roulier qu'il avait reconnu à sa cheminée, son premier commandement, l'histoire se répétait, les marins suivaient les bateaux, à moins que ce ne soit l'inverse. Les volcans entouraient la ville, les Andes étaient toutes proches et l'Argentine à quelques heures de bus, quelques heures seulement pour aller chercher du chocolat à Bariloche après avoir longé les pentes des volcans où les cendres le disputaient à la neige.

Le Chili c'était aussi ce pays meurtri, encore sous la coupe des militaires, même si le gouvernement était civil. Le souvenir des atrocités passées ressortait tout le temps, que ce soit un chauffeur de taxi qui se confiait ou la visite de centres de torture, en pleine ville. Les films de Patricio Guzman prenaient ici toute leur signification, ce n'était pas du roman.

Chiloe était sur leur route et ils plongèrent dans le monde de Francisco Coloane, sa maison reconstituée à Quemchi, l'île de Mechuque, Castro où les chiens dorment dans les églises, Quellon où là c'étaient les hommes qui dormaient sur les trottoirs au petit matin, écrasés par l'alcool et la déchéance. Ils ne cherchaient même plus à travailler, ils savaient qu'il n'y avait rien pour eux.

Passé les îles Chonos, dont les habitants d'alors avaient disparu depuis bien longtemps, victimes de l'esclavage, absorbés peu à peu par les loberos, les canaux de Patagonie ! Ils y étaient restés trois mois, pratiquement seuls avec la nature, à s'imprégner de ces lieux si chargés d'histoire, isolés dans cette nature qui n'avait pas changé depuis 10 000 ans. Les passages se succédaient, canal Moraleda, Errazuriz, Chacabuco, Messier... el Paso del Indio. Puerto Eden, dernier refuge des Kawesqars, ne comptait plus que quelques familles indiennes, les autres étaient à Puerto Natales ou Punta Arenas, ils n'avaient pas disparu, maintenant les enfants fêtaient Halloween, cela aurait bien étonné Joseph Empereur. Pas de routes, pas de maisons, quelques pêcheurs, des épaves, les oiseaux, les dauphins, loutres et otaries. Ils pensaient à ceux qui les avaient précédés, ils relisaient Slocum, se repassaient le film « Feuerland », de l'expédition allemande de 1928, avec Gunther Plüschow aux commandes de son voilier et de son hydravion. Eux avaient rencontré les derniers canoeros, avaient lu dans leur regard qu'ils se savaient un peuple condamné, en sursis. Ils arrivaient trop tard, bien sûr, mais il leur restait le sentiment de partager le même environnement, de boire aux mêmes sources, de couper le même bois pour se chauffer, de rencontrer les mêmes animaux. Ils pensaient à leur vie de nomades, dénués de tout, dans le froid, le vent et la pluie quand eux retrouvaient la chaleur de leur poêle.

Même quand la grêle, poussée à l'horizontale par un vent de 50 nœuds les contraignaient à s'abriter dans une caleta dont ils distinguaient à peine l'entrée, ils savaient que les siècles de civilisation dont ils bénéficiaient, leur avance technologique leur permettait de pouvoir jeter leur ancre au bon moment, de se trouver en sécurité dans l'abri que d'autres avaient reconnu avant eux. L'aspect lugubre du Détroit de Magellan ne pouvait que renforcer leur admiration pour ces marins découvreurs presque à bout de forces qui allaient s'élancer pour de longs mois encore dans un océan inconnu. Plus tard, transformés, ils rejoignirent le Beagle et la « civilisation ». Ils quittèrent à regret l'abri des canaux, les caletas où ils pouvaient se mettre à l'abri en pleine tempête, à écouter les williwaws sans craindre pour leur bateau, les mouillages s'égrainaient comme autant de petits cailloux sur leur route : Brecnock, Caleta Olla, Caleta Beaulieu au pied de la Cordillera Darwin...

Caleta Mejillones, c'est ici que vivaient les derniers yaghans avant qu'ils ne soient « déplacés » à Ukika, tout près de Puerto Williams. Restait le cimetière, quelques habitations, des troupeaux libres, des oiseaux, la cabane de Martin, celui qui savait encore faire les canoës d'écorce, un « chiajous », qui abritait autrefois les cérémonies d'initiation. C'est dans ces lieux qu'avaient été prises les photos de Rosa Yaghan, la dernière des Wollaston. A Puerto Williams ils avaient rencontré Cristina Calderon

dans sa maison d'Ukika, la dernière yaghane à parler la langue, et son petit neveu Ariel. Lors d'une cérémonie qui avait réuni les familles yaghanes au Musée Martin Gusinde, Cristina avait attiré Jeanne pour l'embrasser, communion d'esprits dans ce temple qui leur était consacré : eux à qui Darwin avait dédaigné toute culture, alors que leur vocabulaire est riche de plus de 30 00 mots, eux qui n'avaient ni chefs, ni dieu, ni religion, eux pour qui la propriété privée se limitait à leurs outils, armes et canoas, eux qu'on avait fait quasi disparaître sous prétexte de les « civiliser ».

Puerto Williams, presque le bout du monde, seul Puerto Torro, à quelques milles plus au Sud, peut lui disputer le titre de village le plus austral. Bastion de l'Armada, veillant jalousement sur les eaux qui les séparent de l'Argentine c'est aussi le lieu de rencontre et de passage de tout ce qui compte de bateaux fréquentant ces lieux mythiques, dernière frontière entre le monde habité et l'Antarctique. Là ce ne sont pas les chiens qui errent librement mais les chevaux que l'on rencontre partout dans les rues et les ruelles. Là les Optimists de l'école de voile naviguent même en plein hiver, une centaine de gamins fréquentent l'école de voile par tous les temps, même s'ils ne sont pas tous descendants de yaghans, loin s'en faut ! Un soir ils projetèrent « El boton de nacar », le film de Patricio Guzman, le temps d'un asado, devant de jeunes chiliens qui découvraient pour



certaines une face obscure de leur histoire, à deux pas des militaires, de grands moments... Il se retrouva aussi à donner un cours de navigation astronomique, en espagnol, à ces jeunes marins avides de connaissance. Deux de ses élèves, le jour de leur départ leur firent cadeau d'un magnifique ouvrage sur la Patagonie qui portait cette dédicace :

*« Hay personas que miran al suelo y otras las estrellas »*



De l'autre côté du Beagle c'était l'Argentine, Ushuaia créée par le Pasteur Bridges, devenue l'escale incontournable de tous les voyageurs du « Grand Sud », voiliers ou paquebots en route pour le Drake et l'Antarctique, quand ils n'emmènent pas leurs touristes dans les canaux jusqu'à Puerto Natales, d'où ils pourront rencontrer quelques guanacos et admirer la splendeur des lacs et des glaciers de Torre del Paine, Ushuaia transformée en bazar, le Présidio, bagne à la sinistre réputation d'où l'on peut ressortir affublé d'un pyjama rayé au matricule 155, celui de Simon Radovitzky. Ils s'étaient vite échappés pour se réfugier, quelques milles à l'Est, à l'Estancia Harberton et Bahia Cambaceres. Là ils retrouvèrent l'atmosphère d' "Aux confins de la terre", de Lucas Bridges. Lieux magiques, les montagnes au Nord, les plaines, les bois peuplés de chevaux libres, de renards, d'oies, de caranchos, de pingouins de l'Isla Martillo au Sud, tout un monde où ils s'attendaient à rencontrer les indiens Onas dans leur hutte ou Lucas dans sa cabane. Les descendants de Thomas Bridges vivaient toujours dans l'Estancia, et si le mouton et sa laine faisaient partie du passé, restaient les hangars de tonte, les ateliers, « AMALIA », la baleinière construite par Despar, le dictionnaire yaghan de Thomas Bridges, si souvent détourné, sinon volé. Ils lavaient leur linge dans le rio Varela, ramassaient les champignons, récoltaient les salicornes tout près du chenal qui menait à la baie, là où

ils avaient bien failli s'échouer tant la passe est étroite. Les lumières, les couleurs des prairies qui ondulaient sous le vent les captivaient, ils ne se lassaient pas du spectacle de cette nature.

Plus au Nord ils s'étaient abrités dans Caleta Horno, un cirque de roches rouges, un monde quasi minéral où ils se trouveront presque nez à museau avec les guanacos, fiers et insolents. Animaux magnifiques caracolant sans peine sur les crêtes, sans crainte des hommes maintenant que les indiens avaient disparu, eux même victimes des blancs, d'un Julio Popper et de tant d'autres collectionneurs d'oreilles, quand ce n'était pas de testicules, trophées monnayés par le gouvernement d'alors, il fallait bien faire la place aux moutons, à leur laine et plus tard à leur viande, quand les « frigorificos » feront leur apparition. Les Onas et les Tehuelches n'auront pas été les seules victimes de cette Patagonie. Les ouvriers, les peones syndiqués en feront les frais en 1921 lorsqu'ils se révolteront, simplement pour obtenir leurs droits. Plus de 1500 d'entre eux auront à creuser leur propre tombe avant de finir mitraillés, par des militaires qui se prendront pour des héros jusqu'au jour où ils seront assassinés à leur tour. Comme lui avait dit le chirurgien qui l'opérait à San Isidro, « somos sangrientes ».

Mar del Plata, ville de Vito Dumas, autre héros de son enfance, à mi chemin de la Patagonie et de la « Capital

federal », la bouillonnante Buenos Aires. Un vrai port, avec des navires militaires, des cargos, des pêcheurs, quelques voiliers et des colonies de lobos qui se prélassent sans souci du lendemain, eux non plus ne craignent plus pour leur peau. Ville balnéaire comme sa voisine du Sud Necochea, envahie aux beaux jours par les habitants de la capitale, enfin ceux qui sont assez riches pour le faire. Certainement pas ceux des « villas miserias » que longeait le train de banlieue reliant San Isidro, San Fernando ou El Tigre au centre ville de Buenos Aires.

Il leur avait fallu faire un long détour dans le Rio de la Plata avant de rejoindre San Fernando et le Rio Lujan, empruntant d'abord le Rio de Palmas avant de serpenter dans une nature luxuriante, incroyable, où les maisons qui bordent le fleuve ne sont accessibles que par bateau, de magnifiques lanchas en bois verni. Même l'épicier se déplace sur l'eau, chargeant tout ce qu'il peut dans le port d'El Tigre, légumes, bobonnes d'eau ou de gaz, volailles... Au milieu de tout ce trafic d'élégants skiffs et yoles se faufilent, longeant les berges ombragées, tout un monde urbain et pourtant lacustre, fascinant.

C'est au Musée d' El Tigre qu'ils avaient pu admirer le « LEGH II », l'émouvant voilier de Vito Dumas, parfaitement conservé, non loin de la copie d'une carte, elle aussi hautement symbolique, celle de Piri Reis, qui est un des fondements de la thèse de Gavin Menzies sur les

navigations de l'amiral Zeng He et de sa flotte de jonques autour du monde en 1421. Ils avaient déjà croisé les traces controversées laissées par cette flotte à Sao Antão, ils aimaient quand l'histoire officielle vacillait, minant les certitudes des envahisseurs de tous bords.





L'Île des États était loin derrière maintenant, il ne pouvait s'arrêter d'y penser, tellement ils avaient aimé cette partie du monde. Le souvenir de leur nuit de la Saint Sylvestre, au mouillage du Cap Horn, à l'abri de l'Île Hermitte pouvait être un des plus forts qu'ils aient vécu, tout comme leur long séjour à Bahia Cambaceres, à errer dans ce paysage encore emprunt de la vie de Lucas Bridges, l'Île des États était un des lieux où ils s'étaient vraiment sentis coupés du monde, totalement protégés dans Puerto Hopper. Des cascades pour l'eau douce, les montagnes qui laissent entrevoir les nuages fuyant la tempête, l'abri total, à contempler le vol des condors, à s'émerveiller de la couvée de canards vapeur, petites boules de plumes faisant leur premiers pas, ils auraient pu rester là pour toujours. Mais ils avaient fini par repartir, impressionnés par ces montagnes en pleine mer auréolées de nuages de vent, cernées de courants violents qui donnèrent bien des sueurs froides, si ce n'est plus, aux voiliers qui empruntaient autrefois le Canal Lemaire ou qui faisaient route plus à l'Est.

La navigation dans les glaces et les régions polaires le fascinait mais il n'avait jamais pu réaliser son rêve de

côtoyer la banquise et les icebergs. Les quelques navigations au pied des glaciers alaskans ou de Patagonie qu'ils avaient accomplies avec « MARS » ne pouvaient rivaliser avec les aventures des héros des mers froides et il s'était contenté de dévorer tout ce qu'il pouvait lire sur ces expéditions bien trop souvent dramatiques. On y trouvait toutes sortes d'hommes, admirables comme Nansen, Shackleton, Nordenskjöld, d'autres plus avides de gloire comme Amundsen ou Ross, d'autres carrément escrocs à l'image d'un Cook, qui après avoir volé le dictionnaire Anglais-Yaghan du pasteur Bridges s'était déclaré vainqueur du Pôle Nord, d'autres encore quasiment criminels en envoyant à plusieurs reprises des jeunes gens inexpérimentés à la mort, comme Stefansson. Les conditions de navigation étaient alors extrêmement dures, les naufrages fréquents et la survie dans les glaces pendant de longs mois, parfois deux ans, la règle. Certains, comme Shackleton ou Nordenskjöld, réussissaient à sauver tous ou presque tous les hommes de l'expédition, d'autres fois seul l'un ou l'une survivait, comme Ada Black Jack et son chat. De nombreux navires, des voiliers, prenaient maintenant le passage du Nord Ouest sans difficultés majeures alors que Franklin s'était perdu avec toute son expédition. Des régions sans concessions, où l'homme n'était que toléré, où seul les plus résistants et les plus adaptés avaient des chances de survivre. Le rêve persistait malgré tout et il n'avait pas

perdu l'espoir d'aller le plus au Nord possible, retrouver Jørn Riel et ses personnages groenlandais même si son vieux « MARS » ne lui permettait pas d'hiverner dans les glaces.



Ils étaient arrivés aux Falklands juste avant une bonne tempête, et il y en avait eu bien d'autres. Curieusement dans ces îles ils ne pouvaient plus se sentir seuls, même en s'éloignant de Port Stanley et de sa cohorte de palangriers coréens. Partout où ils mouillaient ils se retrouvaient vite face à une colonie de manchots, des papous, des magellans, des royaux. Les gorfous, adorables peluches occupaient les nids d'albatros délaissés, tandis que les jeunes, ceux à sourcils noirs, d'une beauté sauvage avec leurs yeux maquillés, s'essayaient au vol sous l'œil attentif de leur mère. Quand ils étaient arrivés au mouillage du Neck, au couchant, ils avaient cru qu'une foule humaine les accueillait. Non, c'étaient ces milliers d'oiseaux qui jacassaient, en promenade comme les bourgeois provinciaux d'autrefois, passant, repassant, se querellant, se bousculant.



Dans tout l'archipel cela avait été le même émerveillement, chaque île était différente, avec sa faune propre, ses « settlements », et des moutons presque partout. Ils avaient découvert et compris que cet archipel était bien anglais. C'était évident à Port Stanley, avec ses fonctionnaires très polis, vous apportant le pavillon des Îles en attendant que vous alliez acheter le votre, ses pubs, ses maisons « typically british », mais aussi dans tous les contacts de les habitants, isolés la plupart du temps, qui vous ouvraient tout grand leurs maisons, vous emmenaient en pique nique, heureux de vous faire découvrir leur domaine. Certains étaient là depuis des générations et n'avaient pas l'intention de quitter leur terre. Le coup de folie des argentins ne pouvait pas changer cet état de chose, cela avait fait beaucoup trop de morts, anglais et argentins, pour en être fier, le monument aux soldats victimes de cette guerre de Quequen était là pour le rappeler.

Avant cela ce furent les baleines, les cachalots qui firent les frais de la bêtise humaine. Quand il n'y en n'eut plus assez ce fut au tour des phoques et des otaries de disparaître. Ils commençaient à s'attaquer aux manchots quand ils eurent la bonne idée d'élever des moutons. Le tussoc eut du mal à s'en remettre, on commençait à le protéger maintenant, on s'apercevait qu'il était indispensable à l'équilibre de la nature, les manchots, mais aussi les otaries y trouvaient refuge, quand ce n'était pas

les léopards de mer sur lesquels il valait mieux ne pas tomber, ils étaient aussi dangereux à terre qu'en mer.

Sur New Island on avait découvert quelque temps auparavant des pointes de flèche en silex, datant de plusieurs milliers d'années. Les premiers habitants, ni français, espagnols, anglais ou argentins, étaient donc vraisemblablement des indiens de la Terre de feu, et sûrement des Yaghans car ils étaient les seuls à pouvoir naviguer en mer aussi loin, l'« école » du Cap Horn leur permettait...

Ils étaient passés par Beaver Island découvrir le repaire de Jérôme Poncet. Drôle de bonhomme Jérôme, précurseur des navigations à voile en Antarctique, marin exceptionnel qui avait fait du Grand Sud son domaine, bien avant que cela ne devienne à la mode, écumant aussi bien la Georgie du Sud, les Sandwich comme l'Antarctique avec famille et passagers. Son « GOLDEN FLEECE » et son « DAMIEN » à quai, le « HANS HANSEN » au mouillage sur son coffre, bateau de son fils Dion qu'il avait accouché lui même un jour de tempête à Grytwiken, il avait bien du mal à accepter de prendre sa retraite, et pour tout dire il n'en prenait pas le chemin, chevauchant sa moto de trial pour aller visiter ses bêtes, moutons ou rennes qu'il avait ramené de Georgie du Sud avant qu'on ne les extermine, pour rendre à ces îles leur « virginité », mais ça c'est une autre histoire.



Bien que « l'Oeuvre des Mers », d'Eugène Nicole, l'avait déjà fait rêver de ce petit archipel, ils avaient choisi Saint Pierre un peu au hasard. Ils avaient compris qu'ils avaient besoin de naviguer autrement. L'âge commençait à se faire sentir, mais ce n'est pas vraiment ça qui les avait motivés, naviguer ne leur posait pas de problème, ils l'avaient fait toute leur vie. Non, ils voyaient le monde évoluer, ils voulaient continuer à profiter de la nature sans être soumis aux hordes de touristes, sans pour autant rester d'éternels vagabonds, obligés de changer d'endroit dès qu'on s'intéressait trop à eux. En un mot, pour la première fois depuis longtemps, ils sentaient qu'il leur fallait un port d'attache autour duquel ils pourraient rayonner. C'est là que Saint Pierre et Miquelon s'était imposé à eux. Cet archipel, si près de Terre Neuve et pourtant français, véritable poil à gratter pour les canadiens, chargé d'une histoire rude, faite de déportations successives, aux conditions climatiques sévères, occupait une grande part dans l'imaginaire des français de métropole, mais bien peu d'entre eux pensaient s'y implanter. A eux cela convenait parfaitement, puis la beauté des îles, leur proximité avec Terre Neuve et le Canada, la gentillesse et l'accueil des habitants les avaient conquis. Ils avaient réussi à s'intégrer

rapidement, retrouvant le plaisir oublié d'avoir une adresse fixe, d'aller à la Poste, de se faire soigner par le même docteur... Ils vivaient bien sûr sur leur vieux « MARS », l'hiver n'était pas si terrible, ils avaient connu bien pire, même si le vent leur rappelait la violence des tempêtes des Falkland. La mer n'était jamais très loin de leurs promenades et les jours de mauvais temps le ressac s'entendait sur toute l'île, grondement sourd amplifié par la brume. Ils ramassaient les algues au printemps, puis à la fin de l'été les plates bière, les « graines » : bleuets, airelles, canneberges... et les champignons à l'automne. Dans la montagne on trouvait de quoi se soigner, de la gaulthérie, du thé du Labrador, sur les grèves ils ramassaient la livèche, la salicorne, la mertensia au goût d'huître... sans compter les vignettes et les oursins que leur procurait la mer et la menthe qui poussait un peu partout. Il était difficile d'imaginer que sur un si petit territoire il y eu tant de choses offertes par la nature, et ils en profitaient pleinement. Leurs amis pêcheurs n'étaient pas en reste et ils ne manquaient ni de coquilles, de crabe des neiges, de homard, de morue ou de flétan. Le système du troc, si fréquent dans les petites communautés fonctionnait ici à plein et cela les éloignaient encore plus de la société marchande. Contrairement à ce qu'ils avaient vécu auparavant ils étaient très proches des pêcheurs. Eux même ne les considéraient pas comme des plaisanciers, mais comme des marins qui, comme eux, avaient passé

leur vie sur mer à la gagner, que la mer n'était pas pour eux uniquement une source de loisir à consommer. Et puis il se passait des choses extraordinaires sur cet archipel, le douanier était musicien, tout comme le policier ou les filles marins pêcheurs qui jouaient de la musique irlandaise, les violons, les flûtes et autres accordéons sortaient comme venus de nulle part quand les flocons de neige tournoyaient dans la nuit d'hiver, on chantait quand la brume venue de la mer envahissait la ville, il y avait toujours un endroit où les initiés se retrouvaient pour passer un moment ensemble, pour faire une petite fête, boire un coup de thé ou une bonne bière. Leurs voyages en Irlande refaisaient surface, Dingle, Aran, Inisboffin, là ce n'était plus le parfum de la tourbe et de la Guinness, même plus de la morue depuis longtemps disparue, mais celui de l'amitié, de l'instant de bonheur partagé.

Saint Pierre et Miquelon c'était aussi l'île des femmes. Non pas comme à Ouessant, où les femmes géraient tout en l'absence des hommes, non ici c'était plutôt la prédominance des femmes dans presque tous les secteurs : la radio et la télévision, les commerces, les associations... Rarement en première ligne elles tiraient en fait toutes les ficelles, laissant leur maris aller à la chasse au lapin ou ailleurs. Tout n'était pas rose pour autant, la petitesse de la communauté entraînait son lot de rancœurs tenaces, de jalousies, chose inéluctable sur un si petit territoire. Malgré tout, comme sur un navire il n'était pas

possible de se fâcher et il fallait bien se supporter. Ils avaient appris à louvoyer dans cet univers qu'ils avaient choisi, ils ne s'en tiraient pas trop mal, leur force de caractère, rodée par leur longue vie de marin leur permettait de rester au dessus de la mêlée, de ne pas partager les ressentiments des uns et des autres.

Ils faisaient de longues balades dans la montagne, une de leur favorite était l'Anse à Henry où ils essayaient de trouver des pointes de flèches datant de l'époque où seuls les indiens, vraisemblablement les Beothuks, tenaient leur campement d'été, venant de la « Grande Île ». Ils avaient peut être déjà disparu quand les premiers pêcheurs, basques ou bretons, fréquentaient ces eaux. Savoir qu'ils avaient choisi de vivre sur une terre dont on n'avait pas chassé les habitants, à une époque ou à une autre, était très important pour eux, il y avait si peu d'endroits dans le monde où c'était possible.

« MARS » les emmenait souvent à Langlade, la villégiature des Saint Pierrais, où les chevaux sont libres l'été, vivant en manades, quand ce n'était pas Miquelon où ils pouvaient se perdre des heures entières dans la montagne à guetter les cerfs ou les aigles. Différents les miquelonnais, infatigables jardiniers mais aussi pêcheurs, chasseurs. Isolés ils vivaient très proches de la nature qui ne leur faisait pas de cadeaux l'hiver quand le vent ou la mer les retenaient prisonniers pour de longs jours. Aussi

étaient ils habitués à ne compter que sur eux mêmes, comme les marins du grand large. Les liens avec les Mi'kmaq étaient restés forts, en témoignait la pirogue trônant dans l'église et le petit musée qui leur était en partie consacré.

Ces dernières années ils avaient pris l'habitude de partager leur temps entre Saint Pierre et Miquelon. Saint Pierre l'hiver où le Barachois offrait un abri plus sûr, où ils menaient une vie plus sociale, Miquelon dès les beaux jours où ils retrouvaient leurs amis, la tranquillité et l'incroyable richesse de la nature. Le souvenir de l'Acadie perdue y était aussi beaucoup plus fort, le « Grand dérangement » y avait laissé des traces indélébiles. Ils avaient découvert que leurs voyages avaient recoupé les traces des errances des Acadiens déportés : les Malouines, Haïti, la Guyane.

C'est à Saint Pierre qu'il ressentit les premiers signes. Oh, pas grand-chose, surtout au début, des absences, des trous de mémoire, le sentiment d'être perdu parfois, de ne pas trop savoir où il se trouvait. Rien à voir avec ce qui lui arrivait lors des grandes traversées, quand le manque de sommeil finissait par agir sur sa perception du réel, surtout au réveil de ses courtes nuits. Il fallait alors que Jeanne lui dise où ils étaient, et elle le reconnectait à la réalité. Là, c'était différent, il le savait, il avait vu son propre père commencer ainsi. Il parla alors

de faire un dernier voyage, retourner en Bretagne, passer par les Açores, retrouver tous ces lieux qu'il savait ne plus jamais revoir. Il voulait aller une dernière fois sur la tombe de ses parents, voir ses frères et sœur, les amis. Malgré qu'ils s'étaient promis de toujours s'assister, même dans leur plus grand âge, il ne voulait pas infliger à Jeanne cette épreuve, il ne voulait pas qu'elle le voie décliner, cela ne servait à rien. Elle ne s'était pas encore vraiment aperçue de son état, alors il inventa le prétexte de ce dernier voyage. Jeanne l'attendrait. Ils avaient trouvé à lui louer une petite maison sur l'Île aux Marins, face à l'océan d'où elle pourrait guetter son retour. Elle gardait bien sûr leur doris sur son cabestan. Il lui dit qu'il ne pensait pas être absent plus d'un an et après, promis, il ne repartirait plus. La séparation avait été très dure, ils ne s'étaient pratiquement jamais quittés depuis plus de 30 ans, ils n'avaient pas plus envie de le faire maintenant qu'auparavant.





Il était vite passé par Horta, ne s'était pas attardé, juste quelques jours entre ses amis et le « Peter Café Sport », avec le Pico envahissant l'horizon. Pourtant les souvenirs l'assaillaient : Açores, Azores, rien que le nom, quelque soit la langue, fait rêver. Archipel perdu au milieu de l'Atlantique, Atlantide pour certains, escale bienvenue de toutes façons pour beaucoup d'autres, que ce soient les marins, les aviateurs ou les câbles transatlantiques. Neuf îles avec leur caractère propre, toutes différentes et pourtant unies dans leur culture portugaise d'alta mar. Ils les aimaient ces îles, ils les connaissaient toutes. Ils avaient fait escale à Ponta Delgada avec « KRISTIN », chargés de café du Mexique et de poivre de Baraona, en République Dominicaine, pour compléter leur cargaison avec le thé des Açores, le « Cha Goreana », plus une centaine de kilos de fromage de São Jorge, le meilleur de tous, de grosses meules odorantes dont il fallait prendre soin pendant la traversée, mais cela valait la peine. Par la suite ils seront nombreux à reprendre leur idée, mais avec des voiliers, parfois de vieux harenguiers à voile reconvertis, ajoutant la touche écolo à un transport de « niche », qui ne pouvait de toutes façons pas concurrencer le trafic moderne. Horta était leur port de prédilection, surtout avec « MARS » où ils profitaient de l'accueil du « Peter Café Sport » et de son mentor, José Enrique, digne successeur de son père Peter. Il était l'âme du port, l'ange gardien des innombrables voiliers et

navigateurs qui jetaient l'ancre à Faial, qu'ils soient célèbres ou de parfaits inconnus. Même s'il ne perdait pas le sens du commerce, loin s'en faut, il était toujours prêt à aider et la mémoire fabuleuse de José Enrique permettait à tous ceux qui revenaient un jour de retrouver quelqu'un qu' on pouvait considérer comme un ami, trésor inestimable pour ceux qui venaient de passer quelques semaines en mer. Le Pico, éternelle toile de fond ajoute au charme de cette escale, une des meilleures de l'Atlantique, la plus connue de toutes façons.

Leur premier contact avec ces îles s'était fait par l'odorat : alors qu'ils atterrissaient sur São Miguel les parfums de fleurs, de terre et l'odeur des vaches les avaient soudain assaillis dans la nuit noire, expérience inoubliable qu'ils reproduiront presque à chaque fois qu'ils pénétreront les eaux de l'archipel. Ils aimaient Santa Maria, la plus méridionale, visitée par Christophe Colomb, tout autant que Graciosa et ses moulins, São Jorge et ses falaises, Pico et son volcan qu'il mettra un point d'honneur à escalader, avec un guide qui deviendra son ami, Terceira, São Miguel, la plus grande, la plus peuplée. Quand à Flores elle mérite bien son nom, l'été elle est bleue des hortensias qui la couvrent, mais la plus sauvage, la plus inaccessible reste Corvo, celle qui reste quelquefois isolée du monde l'hiver pendant plusieurs semaines, quand le mauvais temps interdit toute escale d'un avion comme d'un bateau. Ils avaient aimé voir les

cochons que chaque famille élève dans sa cour, les maigres potagers que tous cultivent jalousement : pas de supermarché ici ! Ils auraient bien voulu voir la statue équestre qui ornait le sommet de l'île à l'arrivée des découvreurs portugais. Elle avait disparu il y a bien longtemps, il n'était pas de bon ton de penser que d'autres, sans doute les chinois de la flotte de Zheng He, avaient précédé les « découvreurs » portugais...

Les marins, pour étrange que cela puisse paraître, avaient souvent été les premiers à escalader les montagnes les plus élevées qu'ils pouvaient rencontrer. Au début c'était certainement pour voir d'un peu plus haut, d'un peu plus loin les possibilités et les dangers des côtes qu'ils découvraient, puis viendront les expéditions, scientifiques ou non, qui enrichiront les connaissances des nations conquérantes et colonisatrices. Tout cela fera que les marins seront aussi de bons grimpeurs et qu'ils résisteront rarement à se hisser sur les plus hauts sommets, tout comme lui n'hésitera pas à escalader les 2351 mètres du Pico.

L'archipel abritait une foule incroyable d'animaux marins : des troupes de dauphins, des tortues, des rorquals, des baleines à bosse, des cachalots, rescapés de l'extermination, pas rancuniers, se laissant harceler par des touristes en quête de nature et chevauchant des zodiacs surpuissants et bruyants. Les guetteurs açoriens

étaient toujours là, et s'ils ne renseignaient plus les baleinières et leurs équipages ils continuaient à scruter la mer et savaient où trouver leurs anciennes proies.



Quand il avait retrouvé l'Aber Wrac'h tous ses souvenirs de jeunesse étaient remontés : Jaouen, le « BEL ESPOIR II ». Il venait d'entrer à l'Hydro du Havre, et en traînant sur les quais il était tombé en arrêt devant ce trois mâts en bois, coque noire, liston blanc. C'était un Baltic Trader que Michel Jaouen venait d'acquérir. Le week-end suivant il était à bord, et cela dura 3 ans, toutes les semaines à traverser la Manche, à emmener délinquants ou passagers de l'autre côté du « Channel ». Son assiduité à l'école en souffrait, le lundi matin il était bien plus souvent à tirer des bords en Baie de Seine contre le Suroît qu'en salle de cours, mais il s'en moquait, il en apprenait bien plus sur ce voilier qu'ailleurs. Il aurait voulu continuer avec cet homme extraordinaire, mais il lui fallait travailler, gagner sa vie pour continuer ses études. Il était resté profondément attaché au « BEL ESPOIR » et à l'AJD, l'Association Jeudi Dimanche, encore plus à Michel Jaouen. Ils étaient retournés de nombreuses fois dans l'Aber, d'abord avec « KRISTIN », à leur premier voyage, où ils étaient allés s'échouer à Paluden pour décharger une cargaison de bois du Nord, destinée à son frère négociant en bois, puis bien souvent avec « MARS », à chaque fois qu'ils prenaient la Manche, que ce soit vers l'Est ou vers l'Ouest. Michel Jaouen était parti, à 95 ans, mais ils continuaient à sentir sa présence, son âme voletant du Moulin de l'Enfer à Stagadon, à regarder ses bateaux qui naviguaient, à veiller sur ses gamins, son

œuvre se perpétuait, « Démerdez vous pour être heureux » leur gueulait-il !

Le « BEL ESPOIR » avait fait escale quand ils étaient à Saint Pierre, comme autrefois, avant les pandémies qui avaient cloué la flotte de Jaouen au port, comme bien des bateaux alors. Ce n'était pas celui de sa jeunesse, la coque avait été refaite en acier depuis bien longtemps, mais cela leur avait permis de retrouver leur ami Yves, le charpentier qui avait beaucoup travaillé sur le « nouveau » « BE » et fait aussi de nombreux travaux sur « MARS », lors de leurs passages en Bretagne. Ils étaient restés très liés, ils ne s'étaient pas quittés de toute l'escale à se remémorer leurs vieux souvenirs qui les emmenaient de l'île Tristan à Douarnenez à Lilia au pays des goémoniers.





Il aurait eu bien du mal à dire depuis combien de temps il était parti. Les milles s'étaient ajoutés aux milles et malgré les tempêtes et les coups de vent il avait réussi à maintenir sa route vers le Sud. Combien de jours ? Il ne savait pas. Il lui aurait suffi de regarder dans son journal de bord, mais cela ne l'intéressait plus, cela n'avait plus aucune importance. Depuis bien longtemps il ne pouvait plus se laver sur le pont à grands coups de seaux d'eau, de fraîche elle était devenue glaciale. Il faisait chaque jour un peu plus froid, il allumait le poêle quand le vent n'était pas trop violent. Sa provision de briquettes était à peine entamée, il avait de quoi voir venir. Quand il arrivait à bien équilibrer les entrées d'air ça ne fumait pas trop, il allumait le matin une heure ou deux puis le soir. Argos n'était plus tout jeune, bientôt 17 ans, 2 ans de plus pour Iago, ils avaient tous besoin de réchauffer leurs vieux os et ils se lovaient dans la bannette, collés les uns contre les autres.

Il lui arrivait de plus en plus souvent de ne pas se rappeler de ce qu'il avait fait la veille. Pourtant le bateau était toujours bien réglé, il savait qu'ils avaient mangé mais n'en gardait pas le souvenir, les trous dans le journal

de bord étaient plus fréquents. Il ne s'inquiétait pas, il faisait confiance à son bateau et se doutait qu'il accomplissait bien des tâches machinalement. Ses rêves, ses souvenirs et la réalité continuaient à s'entrelacer, il revivait son passé, se perdait dans son voyage spatial, impossible et pourtant si présent. Il savait qu'il voyageait sur son voilier qu'il n'avait pratiquement pas quitté depuis un demi siècle, peu lui importait maintenant de savoir où il était, il naviguait dans sa bulle, heureux dans son domaine, rassuré par les sensations de son univers.





*17 mars 2030*

Cela faisait déjà quelques jours que le temps mollissait, la mer se faisait moins grosse, le vent ne hurlait plus. Par contre les icebergs avaient fait leur apparition, il lui avait fallu faire la veille plus souvent, l'alarme du radar sonnait sans cesse, il n'éteignait plus le poêle. Ce matin là, ou plutôt tard dans la matinée, une luminosité soudaine, irréaliste, les entoura. Tout était blanc, d'une brillance presque insoutenable, la mer ondulait à peine dans les restes de houle, le vent était complètement tombé. Les albatros n'étaient plus seuls, les pétrels, géants et autres les avaient rejoint, les damiers du cap voletaient de partout, les grands labbes rodaient, les puffins complétaient le tableau, la surface de l'océan s'était animée de leur ballet incessant et enchevêtré. Le souffle des rorquals s'élevait régulièrement, les baleines australes s'approchaient, curieuses, c'étaient ses préférées.

Il sut qu'ils étaient enfin arrivés. Pour la première fois depuis longtemps il décida de se faire vraiment la cuisine, c'en était fini de la survie. Il mit au four une morue, sortit une de ses dernières bouteilles, un Haut Médoc de 2023, cru bourgeois, prépara les gamelles de ses compagnons, eux aussi adoraient la morue. Il aurait pu

faire la sieste mais il voulait profiter de cette journée magnifique. Il s'installa confortablement dans la descente, ses animaux près de lui, chaudement habillé, à boire le whisky qu'il avait gardé pour ce moment, un Islay bien sûr ! Il rêva à Alpha du Centaure, ils y étaient tous à l'attendre, tous ceux et celles qu'il avait aimés, Jeanne bien sûr, ses parents, sa famille, tous ses amis qui l'avaient précédé, tous ses chats, ses chiens. Il s'engourdissait peu à peu, il pouvait enfin se laisser aller, il n'avait plus à lutter.

*« Et par là nous sortîmes, à revoir les étoiles »*

*Dante L'Enfer XXXIV*



*Novembre 2035*

*Mer de Weddel, le navire scientifique « USS DISCOVERY » rencontre les restes d'un voilier en bois, enchâssé dans la glace. A l'intérieur, parfaitement conservés, les corps d'un humain, d'un chien et d'un chat. L'analyse de la puce RFID du chien révéla qu'il s'agissait du chien Argos, propriétaire François Jobert.*

« ...*Nomade*, ce simple mot le ramenait non seulement à sa condition, celle qu'il avait choisie, mais à tout un monde qui lui était essentiel... » Un vieil homme, rattrapé par la maladie, fasciné par l'astronomie et les découvertes de l'univers, décide de fuir et de rejoindre le seul endroit qui lui paraisse encore libre : l'océan.

Rêves, souvenirs, regards sur le monde d'aujourd'hui et le futur, tout s'enchevêtre dans un voyage sans retour.

*L'auteur* : Après 60 ans passés sur les mers du monde, dont 35 dans la marine marchande et le reste sur son voilier plus que centenaire, il décide de s'établir sur l'archipel de Saint Pierre et Miquelon avec sa compagne et ses animaux et trouve alors le temps d'écrire.